

LXXV^e
ANNIVERSAIRE
DE
L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE
DE NEUCHÂTEL

1883-1958

IMPRIMERIE RICHÈME A NEUCHÂTEL

LXXV^e ANNIVERSAIRE
DE
L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE
DE NEUCHÂTEL

1883 - 1958

Dessin à la plume de Marcel North.



LXXV^e
ANNIVERSAIRE
DE
L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE COMMERCE
DE NEUCHÂTEL

1883-1958

IMPRIMERIE RICHÈME A NEUCHÂTEL

L'Ecole Supérieure de Commerce a 75 ans

Il semble bien qu'en l'année 1883, les Neuchâtelois aient senti un vent de création souffler sur leur ville, puisque cette année faste vit les débuts de trois institutions qui allaient prendre des racines solides et grandir vigoureusement : la Banque cantonale, l'Ecole de Commerce et l'Armée du Salut.

C'est en effet le 18 août de cette année que le Conseil général de la Ville de Neuchâtel arrêta qu'une section spéciale de la classe dite « industrielle » qui existait alors serait formée, où l'on donnerait des cours commerciaux.

Une telle décision devait correspondre à une nécessité certaine, car ces cours furent accueillis avec tant de faveur et se développèrent avec tant de rapidité que, sept ans plus tard, la nouvelle section, séparée de la classe industrielle, prenait officiellement le nom d'Ecole de Commerce. Dix-sept ans après, celle-ci était devenue la plus grande école commerciale de la Suisse, et on la dotait d'un bâtiment monumental, admirablement situé au bord du lac, pour y loger des élèves devenus si nombreux qu'on ne savait plus où les mettre. L'architecture de cet édifice était en avance sur l'époque par la dimension des salles, la commodité des dégagements et la généreuse ouverture des baies qui laissent pénétrer largement l'air et la lumière.

Dès les débuts de l'existence de l'Ecole, les autorités et la direction, sans se contenter de la formule adoptée de prime abord, furent attentives à tous les besoins nouveaux qui apparaissaient au cours des années. Ces besoins étaient le plus souvent suggérés par la variété même des élèves qui, attirés par sa réputation grandissante, la choisissaient pour y faire leurs études. C'est ainsi que, peu à peu, la conception s'élargissait, les sections se diversifiaient, l'institution se complétait et devenait l'ensemble original que nous connaissons aujourd'hui. On peut bien parler, à cet égard, d'« empirisme organisateur ».

Il est intéressant de voir la succession des dates qui marquent le développement de cette maison et la place croissante qu'elle occupe dans la vie économique et sociale de la cité.

L'Eloquence des dates

1883. Il existait alors à Neuchâtel, une classe dite classe industrielle de garçons, destinée aux jeunes gens qui, après avoir passé par les écoles secondaires, voulaient compléter leur instruction avant d'entrer dans la vie pratique. Cette classe était devenue peu à peu une classe où la majorité des élèves (35 sur 42) venaient des cantons suisses et de l'étranger. La Commission d'éducation (l'actuelle Commission scolaire) présenta au Conseil communal un projet de création d'une section commerciale de la Classe industrielle. Ce projet fut adopté par le Conseil général dans sa séance du 16 août 1883 et ratifié par le Conseil d'Etat le 28 août.

Les élèves de cette nouvelle section devaient recevoir 20 leçons spéciales dont 12 heures de bureau commercial, 1 heure d'économie politique et 2 heures de législation commerciale. Ils devaient suivre avec l'autre section des leçons de langue française, allemande et anglaise, d'histoire, d'histoire naturelle, de dessin, etc.

Un professeur fut nommé, M. Léopold Dubois, diplômé de l'Ecole de Commerce de Lyon.

Les cours débutèrent le 24 octobre avec 17 élèves, 6 de la ville, 8 d'autres cantons et 3 Anglais.

L'Ecole de Commerce était née.

1886. UNE DEUXIÈME ANNÉE est créée. M. Charles-Frédéric Gaille est nommé comme second professeur et les deux classes sont installées au Collège latin.

1887. On élabore un règlement pour l'obtention d'un diplôme commercial. Des cours spéciaux de français sont créés pour les

- étrangers. La rentrée de septembre se monte à 54 élèves et plusieurs ont dû être refusés faute de place.
1890. Un troisième professeur, M. Edouard Berger, est appelé. Jusqu'alors, M. Dubois était considéré comme le directeur de la Section commerciale. Il démissionne pour prendre la tête de la Banque Cantonale. La Section commerciale reçoit alors le nom d'Ecole de Commerce, et M. Charles Gaille en est nommé directeur. Un Conseil de surveillance (l'actuelle Commission de l'Ecole) est institué. L'effectif est de 106 élèves.
1891. La première subvention fédérale est allouée à la jeune école. On fait appel à un quatrième professeur, M. Paul-Emile Bonjour. Cette année voit aussi la fondation de la Société des anciens élèves et celle de la Société « Industria ».
1893. L'Ecole reçoit son autonomie. En effet, le Conseil de surveillance ne relèvera plus désormais de la Commission scolaire. UNE TROISIÈME ANNÉE est créée. Des cours de vacances sont institués.
1894. Le premier Règlement organique de l'Ecole est adopté par le Conseil général. L'effectif se monte à 150 élèves.
1896. Création de cours commerciaux de demoiselles avec 58 inscriptions, en majorité de demoiselles de magasin pour lesquelles les leçons sont données le matin de 7 à 8 h. et le soir de 7 h. et demie à 8 h. et demie, avec un troisième cours le mardi et le vendredi, de 5 à 6 h.
1897. Dès le début de l'Ecole, les difficultés de logement avaient été très grandes. Malgré le transfert, en 1886, de l'Académie et du Gymnase dans un bâtiment nouvellement construit (aujourd'hui l'Université), qui laissait disponibles pour l'Ecole de Commerce 12 salles au Collège latin, l'effectif croissant des élèves faisait sans cesse renaître le même problème des locaux. Il fallut se décider à bâtir. Des plans et devis pour la création d'un bâtiment spécialement destiné à l'Ecole de Commerce furent adoptés. Le crédit voté de 400 000 francs fut porté à 805 000 francs l'année suivante.
1899. A cette date, UNE QUATRIÈME ANNÉE d'études est instituée, plus le cours préparatoire de trois mois débutant en avril. Les

cours spéciaux de français sont transformés en classe spéciale, amorce de l'actuelle Section de langues modernes. En outre, des cours sont destinés aux jeunes gens qui se préparent à l'examen postal : c'est la première manifestation de ce qui deviendra la Section d'administration. Il y a 20 professeurs ordinaires, 7 professeurs auxiliaires et 303 élèves. Le personnel administratif comprend un secrétaire et un « copiste ».

1900. Le nouveau bâtiment (Prince et Béguin, architectes), qui a été élevé au bout du quai des Beaux-Arts, est inauguré le lundi 18 septembre. Il y a deux cents invités qui entendent la bénédiction du pasteur Henri DuBois, une allocution de M. Hartmann, président du Conseil communal et une de M. Russ-Suchard, président de la Commission de l'Ecole.

Les cours commerciaux de demoiselles deviennent la Section de demoiselles de l'Ecole de Commerce, logée à l'Annexe du collège des Terreaux. Une maîtresse surveillante est nommée.

1902. Démission du directeur, M. Gaille. M. Edouard Berger le remplace et devient donc le troisième directeur de l'Ecole.
1903. Le personnel enseignant se compose de 30 professeurs ordinaires, de 13 auxiliaires, d'une maîtresse surveillante, de deux maîtresses des classes de jeunes filles, d'un maître d'études, d'un assistant de laboratoire, de deux employés de bureau, d'un mécanicien-préparateur. Il y a 610 élèves.
1904. La Section des demoiselles, à l'étroit aux Terreaux, reçoit des locaux au deuxième étage de l'Hôtel des Postes.
1905. Une Section d'élèves droguistes est ouverte à la demande de l'Association suisse des droguistes.
1908. Célébration du 25^e anniversaire de l'Ecole par un banquet, à l'hôtel Terminus. L'élève grec Camilos, président de l'orchestre de l'Ecole souhaite à celle-ci « d'enregistrer bientôt mille-élèves ».
1911. Le Conseil général décide que le nom officiel de l'Ecole sera « Ecole supérieure de Commerce ».
1913. Le vœu de l'élève Camilos est accompli. Pour la première fois,

le semestre d'été réunit plus de 1000 élèves (800 pendant le semestre d'hiver).

- 1914. La guerre a des répercussions immédiates. Il n'y a que 575 inscriptions à la rentrée.
- 1916. L'effectif remonte à 681. En outre des cours spéciaux sont destinés aux soldats étrangers internés en Suisse. Pour économiser le charbon, l'éclairage au gaz est remplacé par l'électricité.
- 1919. L'effectif reprend la progression interrompue par la guerre. 913 élèves en avril, 723 en automne. L'augmentation sur le chiffre de l'année précédente est de 154.
- 1920. Création, dès la troisième année, de la Section de maturité pour les élèves qui se préparent à l'Université.
- 1927. Démission de M. Berger. M. Hans Billeter lui succède, devenant ainsi le quatrième directeur de l'Ecole.
- 1930. Mort de M. Billeter. M. Paul Henri Vuillème sera le cinquième directeur.

Une société sportive d'élèves se constitue sous le nom de « Sport club suisse ».

- 1931. La Société des anciens élèves fête son quarantième anniversaire. 400 anciens élèves se rencontrent, venus des cinq continents et représentant 25 nations.
- 1933. Les fêtes du Cinquantenaire de l'Ecole sont célébrées avec éclat et enthousiasme les 8, 9, 10 et 11 juillet, et laissent à tous ceux qui les ont vécues un souvenir inoubliable. Elles sont le témoignage éclatant de la vitalité de l'institution. Elles montrent le rayonnement toujours accru de l'Ecole, et par l'Ecole de la ville même de Neuchâtel, en Suisse et dans de nombreux pays. Un fait qui s'impose à l'attention, dès le début des fêtes, c'est la participation immédiate de la population tout entière qui communique dans la joie avec les autorités, les élèves, et les anciens élèves venus d'un peu partout au nombre de plus de 800.

Quatre jours de fête où se succèdent garden-party dans le parc du Musée d'Ethnographie, cortège aux torches et aux flambeaux dans une ville où toutes les autres lumières ont été

éteintes, banquets dans les principaux restaurants, cérémonie solennelle au Temple du Bas, avec un important discours de M. Edmond Schulthess, président de la Confédération, bal à l'Ecole où se pressent 2500 personnes, pique-nique, excursion sur le lac, tour du canton en autocar et bal final à la plage de Monruz.

L'estime des anciens élèves pour l'établissement où ils ont étudié — un des trois Anglais qui ont fait partie de la première volée de 1883 est venu, entre autres, en témoigner — l'attachement qu'ils ont gardé à la ville où ils ont passé leur adolescence, leur joie, leur attendrissement, se manifestent sans restriction.

L'Association des anciens élèves a tenu, au commencement des fêtes, au Château de Neuchâtel, dans la salle du Grand Conseil bondée jusqu'aux tribunes, une séance où l'on a constaté qu'elle a 2000 membres disséminés dans 57 pays, et que des groupements d'anciens existent à Zurich, en Angleterre, en Allemagne, en France, au Luxembourg, en Belgique, en Roumanie, en Grèce, en Colombie et en Egypte.

Fondation de la Société d'étudiants « Droga ».

1939. L'année de la guerre débute par une très belle manifestation de l'Ecole qui met en scène *Esther* de Racine. Le succès est si vif que trois représentations doivent être données au Théâtre de la Ville, devant des salles combles. Un orchestre d'élèves et des chœurs, dirigés par M. Pierre Breuil, professeur, exécutent la partition originale de Jean-Baptiste Moreau, et les décors, très applaudis, sont brossés par M. Pierre Reymond, professeur.
1940. Démission de M. Vuillème. M. Jean Grize est appelé à lui succéder.

Sixième directeur de l'Ecole, il devra immédiatement affronter de sérieuses difficultés. La guerre qui a éclaté en automne 1939 aura de beaucoup plus graves répercussions sur la vie de l'Ecole que celle de 1914 à 1918. L'armée, telle qu'elle a été réorganisée, requiert un nombre très important de personnes. Les mobilisations successives appellent, pendant quatre ans, un contingent plus élevé de professeurs. Le per-

sonnel administratif lui aussi est touché. C'est un problème toujours renaissant de remplacements et de changements d'horaires. Contre vents et marées, grâce à un travail harassant, le directeur réussit à sauvegarder la bonne marche de l'établissement, à reconsidérer les méthodes d'enseignement, et c'est d'autant plus méritoire qu'il assume lui-même d'importantes obligations militaires.

- 1941. Célébration du Cinquantenaire de l'Association des anciens élèves. Création des cours de secrétariat pour répondre aux demandes de plus en plus pressantes des milieux industriels et commerciaux qui ont besoin de secrétaires à la fois techniquement habiles et capables de travailler seuls. Ces cours sont ouverts spécialement à l'intention des jeunes gens qui ont obtenu leur diplôme chez nous ou qui ont fait leurs études dans d'autres établissements (Gymnase, Ecole supérieure de jeunes filles, etc.).
- 1943. Transformation de la section de maturité par la création d'une CINQUIÈME ANNÉE. C'est là un fait très important dans le récent développement de notre Ecole. La cinquième année permet de délivrer un certificat de maturité conforme aux exigences actuelles et dont la valeur ne peut être mise en doute.
- 1946. Fondation de la Société d'étudiants « Mercuria ».
- 1948. XI^e Congrès international à Neuchâtel des Associations d'anciens élèves des Ecoles supérieures de commerce, qui décide la fondation de la Confédération internationale des associations d'anciens élèves de l'enseignement commercial supérieur (CIADEC).
- 1950. Fondation de la Société d'étudiants « Wikingia ».
- 1952. La Section des droguistes devient l'Ecole suisse de droguerie et s'installe à l'Ecole, dans ses propres bâtiments.
- 1956. Création du « Junior College » de Neuchâtel.
- 1958. Fêtes du 75^{me} Anniversaire de l'Ecole, célébrées les 4, 5, 6 et 7 juillet.

Présentation du « Junior College »

Le tableau chronologique ci-dessus nous a montré le développement organique de l'Ecole. La voici maintenant avec son organisation dont la complexité est due aux éléments très divers qui la composent : ses élèves Suisses romands, ses élèves Suisses allemands qui font leurs études professionnelles en français mais qui reçoivent, dans leur langue maternelle, un enseignement qui a été perfectionné, ses élèves étrangers toujours nombreux. La voici avec sa section commerciale, la plus importante, sa section de langues modernes, sa section d'administration et ses cours de secrétariat. On aurait pu la penser complète. Cependant, elle a vu naître, il y a deux ans, un nouveau rameau qui croît déjà vigoureusement : le « Junior College » de Neuchâtel réunit chez nous, pour un séjour d'une année, plusieurs dizaines de sympathiques jeunes Canadiens.

Comment l'idée de cette nouvelle branche de notre activité est-elle née ? M. Léonard Wilde qui la dirige avec compétence et qui enseigne l'anglais dans notre collège depuis plusieurs années va nous le dire :

En 1948, j'enseignais dans une école du Massachussets et je devais reprendre mes cours à Neuchâtel en avril 1949.

Sachant qu'il me fallait retourner en Europe, beaucoup d'étudiants m'avaient demandé s'il me serait possible de leur arranger un tour sur l'Ancien continent. Plus je m'entretenais de cela, plus je me convainquais qu'il était possible de créer une organisation qui permettrait à de jeunes Américains de faire connaissance avec l'Europe tout en continuant des études dans leur propre langue, études qui leur seraient comptées régulièrement dans le collège où ils étaient immatriculés, et qu'une telle organisation correspondait même à un véritable besoin.

C'est ainsi qu'un jour de novembre de cette année 1948, alors que je me trouvais dans un wagon-restaurant entre Boston et New-York, l'idée me frappa soudain qu'on pourrait inclure, dans le système de l'Ecole de Commerce de Neuchâtel, un programme qui satisferait ce besoin, et je résolus de tenter l'expérience. Pourquoi est-ce juste

à ce moment-là que j'envisageai la chose, cela m'est difficile à dire. Peut-être était-ce une association d'idées inconsciente, car je pensais à Neuchâtel tandis que le train m'emportait à travers des plaines monotones, et au plaisir qu'auraient beaucoup d'Américains à passer une année à Neuchâtel.

Je consacrai les années suivantes à essayer de faire de ce rêve une réalité, mais il y eut à surmonter beaucoup de difficultés. Certains collègues n'approuvaient pas l'idée de laisser leurs étudiants passer en Europe toute leur première année de collège (Freshmann Year), d'autres réservaient leur approbation jusqu'à ce qu'un programme complet pût leur être présenté.

La Commission de l'Ecole m'accorda obligeamment une nouvelle année de congé en 1952, pendant laquelle je pourrais visiter plusieurs établissements d'enseignement aux Etats-Unis et parler de ce plan. Je dois dire à la vérité que, partout, je reçus un accueil enthousiaste et qu'à la grande Académie militaire où j'enseignais pendant cette année, j'eus plus de 80 étudiants qui s'y intéressèrent. Malheureusement, le Conseil des gouverneurs de cette Académie ne considéra pas mon plan comme pouvant s'adapter au programme de leur institution. Ils se référèrent à un règlement spécial qui m'interdisait de le présenter aussi longtemps que je faisais partie de leur corps enseignant.

Bien que revenu à Neuchâtel sans résultat concret, la Commission de l'Ecole m'autorisa à retourner en Amérique en 1954. Cette fois-ci j'obtins un poste dans une école canadienne et je présentai mon programme au Canada.

Le résultat combla mes espérances. Non seulement je trouvai des auditeurs intéressés, mais l'Université de Mac Gill me donna l'autorisation de faire passer son certificat de promotion en 4^e année (Senior Year) à Neuchâtel même. C'est ainsi que nous pûmes mettre sur pied un programme qui satisfît les Américains du Nord. Le Département de l'éducation de la province d'Ontario décida ensuite de permettre l'établissement à Neuchâtel d'un centre d'examens, de sorte que nous devenions un centre scolaire canadien quoique, bien entendu, les étudiants des Etats-Unis y soient aussi les bienvenus.

A mon retour à Neuchâtel, en septembre 1955, nous pûmes mettre

la dernière main à nos plans, et grâce aux bons contacts que j'avais été assez heureux pour établir, nous pûmes obtenir une vaste publicité dans différents journaux. Ainsi, dès novembre 1955, nous avions une pleine fournée d'inscriptions qui nous permettaient d'inaugurer le Junior College en septembre 1956.

La fin de l'histoire est connue. Les résultats de la première année furent pleinement satisfaisants grâce à la coopération des autorités, à l'aide d'un corps enseignant compétent et aux efforts des étudiants eux-mêmes.

Une conséquence très agréable, ce furent les chaleureuses lettres de remerciements que nous reçûmes des parents des étudiants à leur retour au Canada et le fait que beaucoup de ceux qui étudient cette année-ci à Neuchâtel y sont venus sur leur recommandation. Il faut remarquer que nous avons actuellement plusieurs frères et sœurs d'étudiants de l'année précédente.

Le Junior College de Neuchâtel a donc été une remarquable expérience éducative et sa création s'est révélée pleinement justifiée. Les étudiants qui y ont passé sont retournés au Canada non seulement avec leur promotion assurée en 4^e année, qui est l'année du baccalauréat (Senior Year), mais ils sont devenus de meilleurs citoyens du monde. Les contacts qu'ils ont établi ont supprimé un certain esprit de clocher qu'ils pouvaient avoir et leur ont ouvert de vastes perspectives sur les affaires du monde et également sur le système européen des écoles publiques.

Mes remerciements pour la réalisation de ce projet vont d'abord au président de la Commission de l'Ecole, M. Jean-Pierre de Montmollin et à M. Jean Grize, le directeur de l'Ecole, dont la clairvoyance et les encouragements m'ont permis de persévérer alors même que tout semblait contraire à mon dessein. Ensuite, nous pouvons nous féliciter d'avoir pu réunir ici, dès la première année, un excellent groupe de professeurs canadiens et suisses. Sans leur concours, beaucoup de ce qui a été fait aurait été impossible et Neuchâtel n'aurait pas acquis au Canada la réputation de foyer canadien qu'il y possède actuellement.

Puisse le « Junior College » de Neuchâtel continuer à prospérer et puisse-t-il être un moyen de faire connaître aux jeunes Américains

la Suisse en particulier et l'Europe en général; puisse-t-il contribuer aussi à attirer des Suisses au Canada et aux Etats-Unis pour un court séjour ou pour un séjour prolongé.

L'Ecole est une création continue.

Parallèlement à l'extension de l'Ecole, un inlassable travail interne de revision des méthodes, de perfectionnement, d'adaptation s'est poursuivi. Un tel travail est la condition essentielle pour la garder vivante, et elle sera vivante dans la mesure où son élan ne se ralentira pas. Rester sur place signifie être rapidement dépassé. En se gardant des courants passagers des modes scientifiques ou pédagogiques, elle doit suivre l'évolution générale de notre civilisation et l'état des sciences.

Plus que tout autre genre d'école, une école professionnelle doit avoir les fenêtres ouvertes sur les vastes bouleversements techniques, intellectuels et sociaux de notre monde qui change si rapidement de figure. Nous vivons, qu'on le veuille ou non, en une époque de « rupture » et ce fait exige de nous une attention sans défaillance. Sinon nous risquerions de former des élèves inadaptés à la société où ils vont avoir à vivre. Nous devons donc les équiper au point de vue professionnel en tenant compte des procédés et des systèmes qui, si longtemps, ne se transformèrent qu'avec une reposante lenteur. L'enseignement de la comptabilité, l'enseignement des langues, celui des sciences évoluent et notre école doit participer à cette évolution.

Mais former de bons praticiens ne suffit plus. A mesure que notre monde se complique, une solide culture générale devient nécessaire qui, seule, donne souplesse et clarté de l'esprit, permet de distinguer l'essentiel de l'accessoire et ouvre l'intelligence. L'ancienne formule de l'école commerciale limitée à la formation strictement professionnelle est dépassée et la nécessité d'une plus large ouverture des

connaissances est partout ressentie, ce qui ne signifie pas nécessairement une extension du programme, mais un approfondissement.

En ce qui nous concerne, ces deux exigences, contradictoires sans être inconciliables, de l'enseignement technique spécialisé et de la culture générale, ont dominé tout le travail de perfectionnement et de retouches effectué pendant ces vingt-cinq dernières années.

Ainsi, dans le domaine professionnel, nous pouvons faire état des changements suivants :

- introduction du bureau pratique en IV^e diplôme,
- adhésion à l'Association des entreprises fictives, créée par la Conférence des directeurs des écoles de commerce suisses,
- achat de machines à calculer modernes et de machines comptables,
- création, en IV^e diplôme, de cours de sténo-dactylographie,
- introduction, en III^e année, de comptabilités à décalque.

La sténographie Stolz et Schrey qui, le croirait-on, était facultative en 1940 encore, a été rendue obligatoire à cette date, en français et en allemand, pour les élèves suisses allemands, et le nombre des heures qui y sont consacrées a été augmenté. Les mêmes mesures ont été étendues à la sténo italienne pour les élèves de langue italienne.

Quant aux modifications qui visent à une amélioration de la culture générale :

la principale a été naturellement la création de la section de maturité avec une année d'étude de plus. Ainsi fut rendue possible une refonte complète de l'enseignement des mathématiques, refonte devenue urgente par la place considérable que prend l'analyse mathématique à notre époque. On pourra constater, en lisant plus loin, page 25, l'article de M. Jean-Blaise Grize, que le programme n'a pas été démesurément étendu, mais qu'il forme un tout cohérent et lucidement composé pour donner aux élèves qui se présentent à l'examen de maturité un instrument de travail et une méthode de pensée.

Les sciences, liées aux mathématiques et comme elles s'imposant dans tous les domaines à l'homme moderne, il a fallu reconsidérer leur enseignement. Les fondateurs de l'Ecole, en 1887 déjà, avaient

inscrit deux heures de chimie à leur programme « pour préparer à l'étude des marchandises ». Les innombrables applications des découvertes scientifiques modernes rendent encore plus nécessaire l'étude de la physique et de la chimie « pour préparer à l'étude de la technologie ». M. Spichiger, à la page 28, expose ce qui a été réalisé ces dernières années.

Des cours à option ont été introduits en IV^e et V^e années : histoire des civilisations grecque et romaine, histoire des sciences, histoire du théâtre, publicité, tourisme et psychologie.

Un cours obligatoire de philosophie a été créé en V^e année.

L'allemand était facultatif pour les élèves de langue allemande jusqu'en 1940, ce qui ne laisse pas de surprendre. Il est devenu obligatoire. Nous attachons une très grande importance à l'étude de la langue maternelle : 3 à 4 heures hebdomadaires y sont consacrées selon les classes, 5 même en V^e année si l'on tient compte d'une leçon de philosophie allemande donnée en allemand.

Un effort persévérant s'est poursuivi en faveur de l'enseignement du français aux élèves de langue étrangère. Cet enseignement — cela nous semble évident mais n'a pas toujours paru tel — ne peut être identique à celui donné aux élèves dont le français est la langue maternelle. La publication par l'Ecole, depuis 1940, de plusieurs manuels adaptés à nos besoins particuliers illustre l'intérêt que nous portons à cette part importante de notre activité. C'est une longue pratique des leçons aux étrangers qui nous a dicté la méthode selon laquelle ces manuels de français sont conçus, et leur usage quotidien permet de faire des observations utiles pour l'amélioration des éditions successives.

Composés de « main d'ouvrier » expressément pour nos classes et, pourrait-on dire, « rodés » par elles, ces ouvrages se sont révélés si efficaces que l'expérience a été étendue aux autres branches de l'enseignement. Ainsi un ensemble imposant d'instruments de travail a été constitué, qui est une des originalités de l'Ecole. Citer tous ces manuels serait fastidieux. Mentionnons ceux d'algèbre, de géométrie et de physique. Un manuel de mathématiques, comprenant les éléments du calcul différentiel et intégral, est en préparation. Quant aux manuels de science, ils sont édités sur fiches, selon une

formule très moderne qui permet une incessante mise au point.

Divers autres changements ont marqué la vie de l'institution :

La culture physique, qui était facultative, a été rendue obligatoire dans toutes les classes sauf dans celles de la section de langues modernes.

Les examens ont été réorganisés; la valeur respective des notes de trimestre et de la note d'examen a été définie; des épreuves uniques ont été instituées pour les classes de même degré; les conditions de promotion ont été revues et précisées.

Il n'est pas jusqu'au cadre même de notre vie quotidienne qui ne se modifie peu à peu :

La halle de gymnastique où, au début de l'année scolaire, tant de volées d'élèves se sont groupées au milieu des agrès, des chevaux d'arçons, des barres parallèles, parce qu'on n'aurait pas su où les rassembler ailleurs, est devenue un auditoire si souvent occupé qu'on se demande comment on a pu s'en passer si longtemps.

Le laboratoire de chimie a été transformé et des laboratoires de physique et de microscopie ont été créés.

Les locaux administratifs, refaits et modernisés dans leur aspect et leur équipement, ont été munis de machines à calculer, de machines à écrire électriques et de dictaphones.

Enfin l'antre maussade qui, bien inconfortablement, abritait les professeurs et leur servait de vestiaire, est en voie de renouvellement et d'agrandissement.

Pour clore la revue des créations, remaniements, accommodations et transformations opérés pendant les vingt-cinq années écoulées, nous indiquerons ceux qui concernent le corps enseignant lui-même :

Les maîtres de classe ne sont pas de création récente, mais leur rôle a été précisé, l'année dernière, par un cahier des charges qui leur attribue une importance accrue; on attend d'eux notamment qu'ils assurent un contact plus étroit entre les parents et l'Ecole.

L'Arrêté organique de l'Ecole reconnaît maintenant officielle-

ment les groupes de professeurs qui ont été formés il y a quelques années à l'instar des grandes écoles anglaises et américaines. Chaque groupe comprend les professeurs enseignant la même branche et, par des réunions, des échanges de vue, une harmonisation des efforts, il se forme une communauté de travail. Chaque professeur se sent lié à ses collègues, il n'ignore plus ce qui se fait à côté de lui et les comparaisons qu'il peut faire peuvent être très fructueuses.

Un autre aspect de cette tendance à l'entente active entre professeurs nous est donné par le Colloque qui marque l'effort entrepris pour faire collaborer plusieurs disciplines, en l'occurrence la comptabilité, l'économie politique et les mathématiques. Comment le Colloque est né, ce qu'il a fait et ce qu'il entend faire est exposé par deux de ses membres, MM. Arnold Perrenoud et Jean-Blaise Grize, à la page 36. Il y a là une nouveauté très importante, qui a déjà suscité, en Suisse et même hors de Suisse, un mouvement manifeste de curiosité et d'intérêt.

Voici terminée la longue énumération des changements, corrections, réformes et innovations qui se sont ajoutés au cours des ans et qui témoignent de la vitalité de notre maison. Ils sont la preuve de la volonté commune du directeur et des professeurs de l'amender sans cesse, de la perfectionner et de lui garder la réputation et le rayonnement qu'elle a acquis chez nous et dans le monde.

Ils témoignent aussi de l'effort commun pour mettre au premier plan dans notre enseignement la formation de l'esprit, et l'acquisition de méthodes plus que de procédés. Nous sommes convaincus que notre époque l'exige et, sous le titre « Technique et pensée », notre Directeur le dit avec vigueur et clarté dans le discours qu'il a prononcé à la cérémonie du 75^e anniversaire et que nous reproduisons ci-après :

Technique et pensée

Toute école professionnelle — et l'Ecole de Commerce n'échappe pas à cette tâche — doit préparer ses élèves à exercer un métier. Ce métier suppose la connaissance d'un certain nombre de techniques, voire même d'automatismes. Mais, si l'apprentissage de ces techniques est nécessaire, il n'est pas pour autant suffisant. Une civilisation qui se réduirait à cela conduirait irrémédiablement l'humanité à sa perte. L'être humain, dominé par la technique, perdrait sa dignité d'homme.

Notre Ecole, qui fête cette année le 75^e anniversaire de sa fondation, se doit de méditer cette vérité.

Ce n'est pas la technique qui a permis à l'homme de survivre aux terribles difficultés des temps préhistoriques, mais bien sa pensée. S'il a triomphé des bêtes féroces, ce n'est pas que la nature l'ait doté de moyens de défense exceptionnels, bien au contraire. Mais il a su prévoir le comportement de l'animal et ce fut son salut. Or, prévoir, c'est penser. Nos élèves rencontreront des difficultés incomparablement plus graves à résoudre. Dès lors, entraîner les jeunes gens à réfléchir, les amener à dominer les problèmes qui se poseront à eux, les rendre conscients de leur responsabilité d'hommes, donner la première place à la formation de l'esprit et du caractère, tels sont les buts vers lesquels l'école doit tendre si elle ne veut pas faillir à sa tâche.

De partout s'élèvent des craintes : notre civilisation est en danger. Déjà notre génération matérialiste risque de devenir l'esclave des inventions et du progrès. Il semble que tout concourt à empêcher l'homme de penser : on se contente de lire les manchettes des journaux. Tout au plus parcourt-on les quelques mots placés au-dessous des photographies. Aux articles de fond des quotidiens, on préfère les journaux illustrés qui présentent en gros plan les vedettes du jour. Les tribunes des stades sportifs sont bondées de spectateurs dont la plupart n'ont jamais fait l'effort qu'exige le jeu auquel ils assistent ; on ne lit plus, on ne réfléchit plus, on regarde. Le cinéma, la télévision, le roman-image substituent l'illustration au texte et la facilité à

l'effort. Oui, vraiment, il est juste d'avoir des craintes pour l'avenir de notre civilisation.

L'école, avec l'appui des parents, peut seule réagir efficacement car ce n'est que par l'éducation que l'on pourra, peu à peu, rétablir la primauté de la pensée.

Or, il faut bien l'avouer, une école professionnelle, si l'on n'y prend garde, est plus exposée que toute autre à négliger l'exercice de concentration qu'exige la pensée. Et le danger nous paraît plus particulièrement menaçant pour deux raisons essentielles.

La première, c'est que l'école professionnelle étant par définition destinée à mettre ses élèves en possession d'un métier, elle pourrait être tentée de faire passer la culture générale à l'arrière-plan. Or, la vérité nous semble résider dans le principe contraire : « culture générale d'abord ».

Ceci ne signifie nullement que la formation professionnelle puisse être négligée. Bien au contraire. Elle sera d'ailleurs d'autant plus efficace que la culture générale sera plus étendue et plus réelle. L'étude des langues, la lecture qui établit un contact enrichissant avec ceux qui furent de grands penseurs, de grands écrivains, de grands savants, de grands artistes ; l'histoire, et surtout l'histoire des idées, de la culture, des sciences, de l'art, des doctrines économiques, la philosophie, sont autant de disciplines qui conduisent à la culture générale.

Les mathématiques et les sciences sont indispensables à l'homme cultivé du ^{xx}e siècle, comme elles le sont d'ailleurs, dans leurs applications, à l'homme d'affaires d'aujourd'hui. Les mathématiques, de plus, constituent pour l'esprit un exercice irremplaçable à condition que cet enseignement ne se borne pas à inculquer une technique aride, vide de toute substance, comme c'est parfois le cas.

L'exposition que l'Ecole organise à l'occasion de son jubilé tente de montrer la place que tient la culture générale dans notre programme à côté de la formation professionnelle.

Nous vivons actuellement en Occident les conséquences dernières de la Révolution française. Le citoyen n'est pas appelé seulement à choisir qui le gouvernera, mais il doit choisir son destin tout entier. Or, sait-on qu'en Europe les recherches les plus récentes prouvent que la mentalité moyenne de la masse des citoyens correspond à

peine à celle d'un adolescent ? Et ce sont ces adolescents qui décident de l'avenir de la nation et peut-être de l'humanité.

L'Ecole a une grande responsabilité. Elle doit élever ce niveau mental. Il n'y a pas selon nous de tâche plus urgente. Et pour cela l'école doit rompre définitivement avec cet utilitarisme étroit qui préside souvent au choix des matières à enseigner.

L'immédiatement utile et utilisable est une des notions les plus dangereuses de notre époque. Elle l'est d'autant plus qu'elle paraît raisonnable : ne faut-il pas vivre d'abord ? Pourtant, l'artiste est contemporain du chasseur, chez l'homme des cavernes. Cela donne à penser.

Quant au second danger qui menace les écoles professionnelles, il provient du fait qu'à côté de la culture générale l'école doit enseigner un métier (celui de comptable, par exemple, ou de sténo-dactylographe). L'école court dès lors le risque de voir cet enseignement devenir l'objectif principal, sinon unique, à atteindre. Mais l'école n'a pas à se substituer à l'apprentissage. Pour éviter une telle déviation, les professeurs enseignant ces techniques doivent être pleinement conscients du danger.

Qu'on songe, par exemple, un instant à quel niveau serait ravalé l'enseignement de la comptabilité si l'on se contentait d'enseigner des recettes que les élèves apprendraient, sans en comprendre le sens profond. Et le risque est grand de tomber dans cette erreur, car les élèves, attirés toujours davantage par les distractions de toutes sortes fuient inconsciemment l'effort de pensée et de concentration qui seul pourtant pourrait les préserver en les empêchant de devenir des robots. Et certaine doctrine pédagogique n'est-elle pas, dans quelque mesure, responsable de cet état de choses en croyant bon de supprimer toute contrainte sous prétexte de permettre l'épanouissement de la personnalité ?

L'enseignement doit donc tendre à devenir plus exigeant, plus raisonné, plus scientifique et éviter toute superficialité. Beaucoup d'élèves étudient mollement, sans un désir véritable d'apprendre et surtout de comprendre. Ils ne sentent plus le privilège qu'ils ont de pouvoir faire des études. C'est à l'école à réagir. Cela exige des professeurs un constant renouvellement, une lutte farouche contre l'es-

prit de routine toujours menaçant (« on a toujours fait comme ça, pourquoi changer ?... »), une recherche sans cesse renouvelée, afin de soutenir l'apprentissage de l'indispensable technique par un véritable effort de pensée.

Nous devons exiger des élèves un effort plus grand et faire que le laisser-aller ne se substitue pas à la discipline. Il faut les y contraindre au besoin jusqu'au moment où ils auront compris que c'est dans l'effort qu'on leur propose que réside le salut.

C'est en cela que consiste la responsabilité de l'Ecole, tant il est vrai qu'ils ont tort ceux qui pensent que la discipline personnelle peut, dès l'enfance, se passer des enseignements des parents et des maîtres.

Ainsi compris, le rôle de l'Ecole est immense et la tâche des professeurs magnifique.

Nous savons que notre jeunesse a suffisamment de clairvoyance, et surtout d'enthousiasme, pour affronter ce programme. Il nous incombe de susciter en eux cette foi en l'avenir et de leur donner l'exemple de la persévérance qui seule, finalement, conduit au succès.

De l'importance accrue des mathématiques dans la pensée moderne

Celui qui s'amuserait à feuilleter les programmes de ces vingt-cinq dernières années s'étonnerait peut-être de l'importance que les mathématiques ont prise. Dix-huit heures-trimestres en 1933, quarante et une en 1958, deux fois plus d'algèbre, de géométrie, de géométrie analytique sans compter le calcul différentiel, nouveau venu. Et nul signe que dans son intention l'Ecole veuille être autre chose que ce qu'elle était : une école de commerce. Aurait-elle, sans le vouloir, renié sa vocation ou, prenant une plus claire conscience de sa tâche, a-t-elle découvert de nouvelles nécessités ?

Ce lecteur de programmes remarquerait aussi que l'étude des

mathématiques est réservée à ceux des élèves qui prétendent obtenir la maturité, à ceux donc qui espèrent entrer bientôt à l'Université ou qui estiment qu'il est utile de consacrer quelque effort à ce qui n'apparaît pas immédiatement utile, de s'arrêter un instant avant de s'engager dans l'action qui sera la leur. Cette action sera d'autant plus efficace qu'elle tiendra mieux compte des caractères distinctifs de notre époque.

Les mérites et les faiblesses de notre civilisation peuvent se discuter. Quelques faits sont indéniables et tout particulièrement l'idéal partout répandu d'une mathématisation de la pensée. Les domaines les plus divers, les activités en apparence les plus réfractaires aux mathématiques, les sciences les moins sujettes au mécanisme, de la psychologie à la linguistique — tout semble devoir être soumis bientôt à l'analyse mathématique. L'esprit s'est engagé sur une voie qui le conduit à ne se satisfaire d'une explication que si, d'une façon ou d'une autre, elle est de type mathématique. « Il se peut qu'elle (la mathématique) soit un langage aussi communément utilisé dans un millier d'années que le discours l'est aujourd'hui », disait un jour Whitehead, l'un des penseurs contemporains les plus profonds. Nous n'en sommes pas là — pas encore. Mais une école ne travaille jamais que pour l'avenir et il est bon qu'elle fasse dès aujourd'hui sa part aux mathématiques.

Certaines personnes étrangères aux écoles, lorsqu'elles constatent que les manuels, à travers le temps et l'espace, ne se lassent pas de répéter les mêmes choses, concluent volontiers que l'idée de routine est inséparable de celle d'enseignement. Elles oublient que les termes d'un problème conditionnent assez strictement les premiers pas de sa solution. Ici, le problème est de fournir à nos élèves les rudiments du langage mathématique. Ceux-ci doivent être assez étendus pour leur permettre d'exprimer des situations déjà complexes, assez profondément assimilés pour ne pas accaparer toute l'attention de l'esprit. Il faut encore que celui qui les utilise ait suffisamment conscience de leurs particularités pour ne pas les appliquer indûment.

Les premières conditions seront satisfaites si nos élèves parviennent à penser « en graphique » les sujets qui les retiennent. Cela

suppose une base algébrique qui ne dépasse guère l'étude du deuxième degré mais dans laquelle le maniement formel des symboles n'offre plus de difficultés. Cela suppose encore que les problèmes de « discussion » ne comportent plus de mystère. Mais il y a davantage. Aucune question réelle ne se pose en grandeurs fixes et immuables. Les données changent sans cesse, les prix de toutes sortes varient, les conditions se modifient au fur et à mesure de leur étude. Le calcul différentiel seul permet de rendre compte du flux de la réalité concrète, peut saisir l'élément fixe par delà le mouvant et cela justifie son introduction dans nos programmes. Alors, complété par les principes de la géométrie analytique, étayé des notions fondamentales de la trigonométrie, l'instrument est prêt à fonctionner dans des domaines, peut-être modestes aux yeux d'un physicien habitué à faire tenir l'univers dans ses formules, suffisamment étendus cependant pour embrasser quelques-unes des questions fondamentales du commerce.

Reste enfin la géométrie. Sans doute cette science enseigne-t-elle les propriétés des figures. Personne ne pourrait se dispenser de savoir calculer l'aire d'un rectangle et chacun sait le faire dès l'enfance. Aussi n'est-ce pas tellement par son contenu que la géométrie nous importe. C'est à elle qu'est confiée la tâche la plus délicate, celle de mettre en évidence l'incomparable rigueur des mathématiques en même temps que leurs limites naturelles. La géométrie, dit-on souvent, est difficile et le mathématicien ne fait rien pour la rendre aimable. Pourquoi démontrer avec peine ce dont les yeux sont immédiatement certains, pourquoi recourir à l'appareil compliqué de la raison lorsque le bon sens a jugé bien avant ?

C'est que nous savons aujourd'hui que le bon sens a souvent tort, qu'il prend volontiers ses désirs pour des réalités et qu'on n'est jamais trop prudent lorsqu'il s'agit de dévoiler une vérité. C'est encore que la géométrie n'est pas pour nous un instrument mais une méthode. Elle est le premier regard sur le mécanisme même de la raison.

Nos élèves oublieront peut-être l'art de résoudre une équation, ils confondront bientôt les propriétés du sinus avec celles du cosinus. Il est douteux, s'ils l'ont vraiment comprise, qu'ils oublient jamais la leçon qu'est la géométrie.

Enseignement des sciences
(Physique, Chimie, Technologie)

Il n'est plus nécessaire aujourd'hui de défendre la légitimité ni l'importance de l'enseignement des sciences, comme branche de culture générale, dans les programmes d'une école de commerce. Les applications des sciences dépassent de plus en plus le cadre des laboratoires, et leur influence se fait sentir jusque « dans la rue ». Elles touchent à la plupart de nos activités, conditionnent notre manière de vivre et même de penser. Bien plus, nous savons tous que l'avenir de l'humanité dépend dans une large mesure de ce que nous ferons des applications scientifiques modernes. Que cela nous plaise ou non, nous devons constater que l'Economie et la Science sont devenues les deux disciplines maîtresses de notre époque.

Quant aux écoles professionnelles, elles sont de plus en plus sollicitées par les industries qui réclament des spécialistes. On leur demande de réorganiser leurs programmes, d'accélérer la formation de techniciens, d'en préparer toujours davantage.

Nous savons l'importance qu'a, dans l'économie moderne, la formation de spécialistes. Mais nous n'ignorons pas non plus les dangers que présente une spécialisation hâtive et trop poussée : ce dessèchement de l'âme, cette hypertrophie unidirectionnelle de la connaissance.

Ainsi, si nous sommes persuadés que l'enseignement des branches commerciales, dans une école comme la nôtre, doit avant tout *apprendre un métier* à nos élèves, nous pensons que celui des branches non professionnelles doit chercher à leur apprendre à le *dépasser*. Notre école cherche sans cesse à maintenir ce difficile équilibre entre profession et culture générale et chaque « groupe » des branches inscrites au programme général en porte une part de responsabilité.

Contrairement aux bacheliers « littéraires » qui se destinent à la médecine et qui reçoivent au gymnase un enseignement les préparant aux cours généraux de sciences professés à l'Université (physique, chimie, biologie), les élèves quittant notre école ne suivront plus de cours de sciences. Cette différence fondamentale conditionne

nos programmes. Nous y gagnons d'une part davantage de liberté, mais d'autre part une responsabilité accrue, car nul maître plus autorisé que nous ne viendra corriger nos erreurs, donner plus de rigueur à nos démonstrations.

Nous devons connaître la limite de nos possibilités, savoir exactement ce que nous voulons et garder beaucoup de souplesse dans la composition de nos programmes afin de pouvoir les améliorer sans cesse.

Si donc nous ne formons pas de futurs scientifiques, nous avons cependant à situer pour nos élèves le rôle de la science dans la vie moderne et à leur montrer son but et ses méthodes.

Dès lors, si nous voulons que nos élèves connaissent des sciences ce qu'un « honnête homme » moderne doit en savoir, ce ne sera pas le nombre des chapitres étudiés qui importera, mais le choix que nous ferons parmi ceux-ci et la manière dont nous les présenterons.

Nous avons donc eu à décider quels phénomènes physiques ou chimiques nous paraissent les plus propres à illustrer les méthodes de la recherche scientifique ou indispensables pour donner une culture scientifique de base, au niveau secondaire où nous enseignons.

Choix difficile, est-il besoin de le dire, qui nous a amenés à accorder davantage d'importance à la recherche d'un « fil conducteur », qu'à l'exposé d'un très grand nombre de sujets et à opter, parmi ces derniers, pour ceux qui nous paraissaient former la base de l'« éventail » des connaissances scientifiques, nous réservant de développer davantage telle branche particulière, selon le temps dont nous disposons.

C'est ainsi qu'en physique, après une introduction à la constitution de la matière (atomes, molécules, radioactivité naturelle et artificielle), le cours de troisième année tend, dès les premières leçons, à amener nos élèves à la compréhension de la notion d'énergie qui nous a paru essentielle et qui forme le dernier chapitre, relativement développé de ce cours.

Ensuite, en quatrième année, nous avons développé le cours d'électricité, aux dépens d'ailleurs de l'optique — ce qui nous permet en classe de maturité, de pousser relativement loin l'étude des applications de l'électronique, qui jouent un rôle si important dans

la vie moderne (radio, télévision, radar, enregistrement, théorie de l'information). De même, en technologie, parmi les innombrables chapitres offerts à notre enseignement nous avons inscrit à nos programmes ceux qui correspondaient le mieux aux notions de chimie que possèdent nos élèves, et nous les étudions à travers un nombre restreint de produits de première importance.

De plus, chaque fois que nous en avons l'occasion, nous attirons l'attention de nos élèves sur les applications pratiques des phénomènes étudiés ou sur les problèmes analogues qui se posent dans d'autres domaines.

Pour reprendre l'exemple cité plus haut, c'est en étudiant la propagation des ondes ultra-courtes que nous montrons l'analogie qu'elle présente avec la propagation de la lumière — ce qui nous conduit à un bref exposé d'optique — ou en étudiant les transformations de l'énergie que nous examinons le fonctionnement du moteur à explosions.

Par ailleurs, nos programmes tiennent compte des connaissances en mathématiques de nos élèves et nous travaillons en étroite collaboration avec les professeurs de cette discipline de manière à réaliser une synchronisation aussi parfaite que possible entre ces deux programmes.

Nous espérons ainsi donner à nos élèves la possibilité de comprendre, par analogie avec les sujets étudiés au cours, des phénomènes voisins que nous n'avons pas le temps de traiter. Mais nous portons l'essentiel de notre attention sur l'étude des phénomènes qui sont à la base des principales applications scientifiques modernes, applications que nos étudiants utiliseront dans leur travail... ou dans leurs loisirs !

Qu'on nous comprenne bien. Nous savons notre enseignement imparfait. Mais nous pensons que certains sujets scientifiques, même relativement difficiles, *doivent* être connus de nos élèves. Le principe de ce choix étant admis, avec l'arbitraire qu'il comporte, le reste est une question de technique d'enseignement.

Nous avons opté pour un enseignement résolument expérimental. Grâce à la compréhension et à l'appui constant de la Direction et de la Commission de notre école, nous avons obtenu les crédits

nécessaires à la réalisation de ce programme : achat d'un matériel de démonstration moderne — souvent coûteux — transformation de nos laboratoires (chimie, microscopie, salle des balances, photographie, physique, montage de chassis de radio pour le cours à option de 5^e année), qui nous permettent de travailler dans d'excellentes conditions.

Pour donner suffisamment de souplesse à notre enseignement, tous nos nouveaux manuels sont sur fiches. Nous avons ainsi la possibilité de les compléter à tout moment et d'adapter rapidement nos programmes à tout nouveau développement désiré, sans avoir à attendre l'épuisement du stock de nos manuels. Cette possibilité, à une époque où les programmes de sciences demandent une mise à jour très fréquente et où le matériel de démonstration se perfectionne sans cesse, nous est très précieuse.

Les sciences économiques et les mathématiques

Qu'il nous soit permis d'examiner quelques aspects de l'évolution qu'a suivie notre Ecole dans un des domaines où, au cours du dernier quart de siècle, d'importants changements sont survenus : l'économie politique.

Il faut comparer les traités classiques avec leurs équivalents d'aujourd'hui, confronter Charles Gide à Paul Samuelson, Henri Truchy à Eric Schneider, Paul Leroy-Beaulieu à Kenneth Boulding pour se rendre compte des modifications intervenues dans la pensée économique. Aux belles descriptions littéraires des premiers ont succédé les analyses rigoureuses, souvent même abstraites des seconds; les exposés juridiques et parfois moralisants des uns ont fait place à l'étude de modèles d'une technique de plus en plus minutieuse des autres; si les anciens utilisaient des statistiques pour illustrer leurs textes, les modernes font carrément appel aux mathématiques pour résoudre leurs problèmes, et leurs ouvrages sont farcis d'équations, de courbes, d'indices, de problèmes numériques.

Il n'est pas jusqu'au titre des ouvrages qui n'ait changé : à celui bien équivoque d'économie politique tend à se substituer celui, plus net, d'économique (comme on parle de botanique ou de physique).

Les nouvelles méthodes d'analyse ont fait apparaître des problèmes nouveaux.

L'hypothèse traditionnelle d'un marché où règne une parfaite concurrence doit être abandonnée comme trop souvent contraire à la réalité et il se développe toute une théorie de la concurrence imparfaite ou monopolistique.

L'analyse microéconomique traditionnelle se révèle incapable de venir à bout de certains problèmes capitaux de notre époque, en particulier le problème de l'emploi et du chômage. C'est alors qu'intervient l'ouvrage révolutionnaire de J. M. Keynes qui, en 1936, a soudain remis en question une foule de principes qu'on croyait définitivement acquis et obligé les économistes à repenser nombre de concepts fondamentaux. Il en est résulté un remarquable renouvellement de la pensée économique. Que l'on songe, par exemple, à l'analyse macroéconomique qui a donné de si beaux résultats.

Notre enseignement a-t-il tenu compte de toute cette évolution ? Dans la mesure où l'âge de nos élèves et le petit nombre de leçons consacré à l'économie politique l'ont permis, certainement. Il suffit pour s'en convaincre, de comparer le Boitel et Foignet en usage dans nos classes il y a 25 ans avec nos manuels actuels et les épreuves des travaux écrits et des examens d'alors avec celles d'aujourd'hui.

L'ancien manuel décrivait soigneusement les institutions et leurs caractères juridiques, exposait les théories des anciens, moralisait sur la monnaie et l'épargne. On y épilguait longuement sur la question de savoir si la monnaie est une marchandise ou non, sur les avantages respectifs du monométallisme et du bimétallisme, sur la légitimité de la propriété. En revanche, le lecteur y cherchera en vain une analyse des phénomènes d'inflation ou de déflation qui étaient pourtant, après la guerre de 1914-1918 déjà, à la pointe de l'actualité. Si on y expose le mécanisme des points d'or, on n'y traite pas des problèmes tels que la dévaluation ou la balance des comptes. La théorie des prix y occupe en tout trois pages et demie ! La loi de l'offre et de la demande, « cette règle importante qui domine

toute l'économie politique », est expédiée en une dizaine de lignes. Comme, disent les auteurs, « nous vivons actuellement sous le régime de la concurrence » on comprend bien qu'ils ne pensent pas à s'occuper de la concurrence imparfaite et ne mentionnent le monopole que comme un cas exceptionnel. Leur conception se manifeste d'ailleurs dans ce mot de la préface : « Nous avons rejeté impitoyablement les formules abstraites. » Donc, pas de mathématiques, pas de graphiques, guère d'autres chiffres que les numéros des articles du code et des dates !

Notre manuel actuel est, à bien des égards, moins complet et moins détaillé que celui dont nous venons de parler. C'est qu'il correspond à une conception différente à la fois de la science économique et de son enseignement dans notre école.

Nous voulons faire apprendre moins de choses à nos élèves, mais nous nous efforçons de les leur faire comprendre. La simple description des institutions et des événements économiques nous semble sans grande utilité. Elle ne donne aux jeunes gens qu'un vernis de connaissances vite oubliées mais n'entraîne leur intelligence, ni ne forme leur jugement. Pour comprendre réellement un phénomène, il faut l'analyser, démontrer son mécanisme, en saisir le fonctionnement, examiner ses causes et ses conséquences. Pour y parvenir, nous faisons appel aux techniques modernes de l'analyse économique. Nous utilisons les graphiques non seulement pour exposer un résultat mais comme instrument de démonstration. Nous construisons des problèmes numériques là où on se contentait autrefois de descriptions littéraires. La loi de l'offre et de la demande occupe une place de choix dans notre boîte à outils et le concept de l'élasticité de la demande en est l'utile complément. Dans les classes de maturité enfin, l'algèbre et la géométrie sont souvent d'un précieux secours. Loin de « rejeter impitoyablement les formules abstraites », nous en faisons un efficace instrument de travail.

Sommes-nous, pour autant, comme le veut la critique classique, à mille lieues des réalités ? Nous ne le croyons pas. Car nous savons parfaitement que nos modèles d'analyse reposent sur des hypothèses simplifiées et que, dans la vie réelle, celles-ci peuvent varier considérablement. Mais l'élève qui aura compris le problème saura

toujours substituer une hypothèse à une autre, tandis que celui qui n'aura fait qu'apprendre sa leçon sera perdu dès qu'une donnée du problème changera.

Aussi, au lieu d'inculquer à nos élèves des vérités premières et des solutions toutes faites, nous nous efforçons d'ouvrir leur esprit à la compréhension des problèmes et de les équiper d'un outillage qui leur permette de les résoudre.

Coup d'œil sur l'enseignement de la comptabilité

Les anciennes civilisations grecque et romaine, si brillantes à tant d'égards, ignoraient presque tout de la tenue des comptes; le moyen âge n'était guère plus avancé.

Soudain, vers la fin du ^{xv}^e siècle, Luca Paciolo coordonne les éléments en usage à Venise, en fait un tout cohérent, logique; la comptabilité est née.

Durant quatre cents ans la structure en demeure inchangée, seule la forme se modifie.

Dès la fin de la première guerre mondiale des idées nouvelles surgissent. Dumarchey met au point le fondement mathématique de la théorie des trois séries de comptes. Mais bientôt comptes actifs, passifs et de résultats, se révèlent insuffisants; les affaires se développent, deviennent de jour en jour plus complexes. Quatre séries de comptes apparaissent: actifs, passifs, charges et produits. De nouveau la base mathématique en est trouvée, non seulement pour cette nouvelle théorie, mais semble-t-il pour toute conception comptable présente et à venir.

Si les théoriciens ont fait œuvre durable, les praticiens ne sont pas restés inactifs. La comptabilité en général et les « sections » en particulier tendent toujours vers des prix de revient et des résultats plus précis. D'historien qu'il était, le rôle du comptable est aujourd'hui de guider le chef d'entreprise; des données concrètes

lui permettent d'orienter sa politique de salaires, achats et ventes.

Source riche de renseignements, le Bilan analytique conduit au calcul de rapports nombreux et indispensables; grâce à de précieuses balances de trésorerie, il est possible de déterminer à l'avance l'influence d'une opération projetée sur les disponibilités.

Un essor si prodigieux devait s'accompagner d'un équipement technique perfectionné; les anciens registres disparaissent; journal et fiches de comptes sont établis par décalque; les petites entreprises disposent de machines comptables simples et pratiques, les entreprises plus développées de machines à cartes perforées. Que dirait Pascal devant une machine à calculer électronique ?

Ensemble de principes généraux, des Plans comptables nationaux sont dressés auxquels les comptables se réfèrent comme l'écrivain aux règles de l'orthographe. Dans plusieurs pays, des commissions de normalisation se constituent; elles s'efforcent non seulement d'uniformiser la structure comptable des affaires de natures semblables, mais de prendre contact les unes avec les autres pour établir des comparaisons à l'échelon mondial indispensables aux gouvernements, aux économistes et aux juristes.

Ce développement considérable, cette évolution si rapide, enthousiasment les initiés, mais rend très ardue la formation des futurs comptables. Certes, le petit employé type 1900 est encore très utile; l'avenir toutefois exige des jeunes une souplesse d'esprit accrue pour résoudre les questions difficiles que notre économie moderne pose sans cesse. Une culture générale harmonieuse s'impose; des bases algébriques et comptables solides sont nécessaires. Dès que les fondements mathématiques de la tenue des livres sont acquis, la solution comptable devient aisée, mais dépend alors de la connaissance approfondie des opérations elles-mêmes. Des contacts, noués dès que possible, avec le monde des affaires se révèlent très profitables; ils font voir clairement les rapports étroits qui unissent Droit, Économie politique, Mathématiques et Comptabilité.

Conscient de son rôle, le jeune comptable digne de ce nom, ne voudra pas rester un manœuvre, mais progresser, explorer les champs d'activité toujours plus étendus offerts à sa clairvoyance et maîtriser une science qui jamais ne le décevra.

Nos colloques ont deux ans

Le 1^{er} octobre 1956, nous étions quelques-uns, professeurs de bureau, d'économie politique, de mathématiques, assis aux places que nos élèves venaient de quitter. Et nous écoutions notre directeur expliquer comment allait se réaliser une idée qui lui était chère, une idée dont l'importance déjà ne nous échappait plus. Avec l'appui bienveillant de la Commission de l'Ecole, nous allions ainsi nous réunir deux heures durant en un colloque hebdomadaire.

Les faits nous étaient bien connus. Les élèves voyaient mal à quel point la pensée était une. Ils disposaient de connaissances qu'ils ne savaient pas faire concourir à un résultat unique. Ce qui valait dans une branche n'avait plus cours dans une autre. Nous mêmes, nous ignorions presque tout de la matière enseignée par nos collègues. Le mathématicien admettait que la comptabilité était utile, le comptable voulait bien croire que les mathématiques avaient quelques vertus. Mais celui-là était incapable de distinguer le Doit de l'Avoir, celui-ci n'avait souvent plus qu'un pâle souvenir de ses leçons d'algèbre. Assez paradoxalement, les seuls dans une école comme la nôtre qui auraient pu unir dans un même effort des enseignements qui s'ignoraient, étaient les élèves : ils n'y songeaient pas !

Le colloque devait nous permettre de comprendre mieux nos enseignements réciproques, il devait donner à chacun d'entre nous les rudiments de la science des autres, il devait nous conduire, dans une véritable collaboration, à élaborer des problèmes économiques et comptables que le mathématicien pourrait traiter, des problèmes mathématiques que le comptable, l'économiste pourraient interpréter. Sans renier l'abstraction, les mathématiques allaient s'intégrer à la vie pratique; sans renoncer à son caractère utilitaire, la comptabilité allait trouver ses fondements rationnels; l'économie politique verrait son prestige augmenter au mélange harmonieux d'idées générales et d'applications concrètes.

Tout cela est aujourd'hui chose faite. Si la tentative est encore récente, les résultats obtenus promettent beaucoup. Non seulement les contacts établis ont permis aux maîtres de se comprendre mieux,

de s'estimer davantage et de concevoir plus clairement la somme d'efforts exigée de leurs élèves, mais ils ont trouvé une satisfaction profonde à ne pas limiter leurs recherches au seul domaine qui leur était propre.

1958, 75^e anniversaire de l'Ecole ! année aussi au cours de laquelle pour la première fois l'éternel monologue du maître fait place au dialogue. Les leçons à deux professeurs ont vu le jour. Le patient travail de deux ans de colloques trouve sa consécration, et ce n'est pas sans émotion que directeur, professeurs et élèves participent à l'étude synchronisée d'un problème dont la solution avait été jusqu'ici fragmentée et décalée dans le temps.

L'idée des colloques est nouvelle; elle fera son chemin; les indifférents s'y intéresseront, les professeurs d'autres disciplines s'y rallieront, car elle porte en elle le germe d'un enseignement mieux adapté aux aspirations des jeunes et aux exigences de la vie moderne.

Par son initiative, le Directeur s'est acquis la reconnaissance des professeurs qu'il a réunis; il a su les faire bénéficier de ses vastes connaissances; il a suscité en eux un enthousiasme nouveau.

L'enseignement du français aux élèves de langues étrangères

Ce serait se méprendre sur le caractère particulier de notre Ecole que de se figurer que nos élèves viennent à Neuchâtel uniquement pour se familiariser avec la théorie et la pratique commerciales. Il faut remarquer d'abord qu'un tiers d'entre eux désirent avant tout apprendre chez nous le français. Ce sont ceux qui suivent la Section des langues modernes. Ensuite les élèves des classes commerciales ne sont si nombreux que parce que l'enseignement s'y donne entièrement dans notre langue. Enfin, en apprenant le français en terre romande, ils sont à même de vivre avec fruit leurs premières expériences hors de la maison paternelle mais dans un cadre

scolaire qui leur rappelle celui qu'ils viennent de quitter. Telles sont les trois raisons pour lesquelles tant de parents n'hésitent pas à envoyer leurs enfants à Neuchâtel, en estimant justifiés les sacrifices matériels qu'ils s'imposent.

Notre responsabilité est donc bien engagée. Il ne s'agit pas seulement de préparer nos élèves à leur carrière future et à leur apprendre une langue qui leur sera utile, il faut également les initier à une culture nouvelle, la leur faire aimer en leur montrant d'autres perspectives intellectuelles et morales. Il importe surtout de les aider à devenir capables d'assumer toutes leurs responsabilités d'hommes. La tâche du professeur de français, à ce point de vue spécialement, est essentielle.

La leçon de français n'est pas une leçon comme les autres leçons. Tout en utilisant les moyens techniques analogues à ceux qui sont employés dans l'enseignement de n'importe quelle langue, il faut rendre nos élèves sensibles à cet immense trésor de pensée française que représentent mille ans de tradition intellectuelle. Le professeur devient pleinement un éducateur.

Au début, il importe évidemment de donner à l'élève les moyens d'acquérir rapidement cette confiance en lui dont il a besoin pour pouvoir s'exprimer aisément. Pour cela, dès les premiers mois, il faut éviter de charger sa mémoire de centaines de mots alignés dans de beaux carnets. Pour qu'un mot vive, il doit être placé dans une expression courante, dans une phrase qu'un débutant peut construire, assimiler et retenir. Il faut donc choisir ces mots-clés, ces expressions usuelles qui permettent à l'élève de se faire comprendre dans le milieu romand où il se sent d'abord dépaysé. Il ne faut pas avoir peur de mettre à sa disposition de véritables automatismes verbaux grâce auxquels il prendra peu à peu plus d'assurance.

Par conséquent, il faut s'efforcer de donner des leçons vivantes que le professeur doit animer en payant de sa personne, en renouvelant sans cesse les sujets, en suscitant les dialogues. Il doit donc se montrer très souple et s'adapter quotidiennement aux conditions du moment, encourager l'élève, surtout quand il se montre encore si maladroit à s'exprimer. Il doit s'astreindre lui-même à une diction claire et nette afin de former progressivement l'oreille de l'auditeur.

Les exercices oraux du début sont essentiels par lesquels l'élève acquerra insensiblement le goût du bien-dire et le sens de la langue. C'est la raison pour laquelle, dans toutes les classes inférieures et moyennes, des leçons de conversation proprement dites s'ajoutent à toutes les autres leçons, à toutes les occasions où l'élève est invité à sortir de son mutisme embarrassé du début pour prendre une part active à la leçon.

Parallèlement, la dictée, l'étude systématique de la grammaire, les premières rédactions complètent l'enseignement de la conversation. Car il faut qu'un élève soit capable d'écrire correctement une phrase simple, qu'il dispose d'un bagage de mots dont il saura se servir à bon escient : mieux vaut donc lui faire faire des exercices de rédaction, en concentrant son attention sur la construction de la phrase, que des compositions pour lesquelles il se livrera à des recherches maladroites dans le dictionnaire.

Est-ce à dire que notre Ecole vise seulement à enseigner une langue exagérément simplifiée et décolorée ? Non, mais une langue courante et précise qui permette de franchir de nouvelles étapes. Lorsque les élèves entrent en troisième, qu'ils ont perdu leur crainte de s'exprimer, qu'ils savent construire leurs phrases, le moment est venu d'aborder prudemment l'étude de quelques écrivains par la lectures de textes littéraires choisis. L'époque romantique est riche de pages accessibles à de jeunes intelligences. Aussi l'étude de la littérature commence-t-elle chez nous par celle du XIX^e siècle. Cela surprend peut-être les partisans d'un enseignement systématique de la littérature siècle après siècle ; cette méthode n'en a pas moins été suivie avec succès depuis nombre d'années. Nous nous efforçons surtout de faire prendre à nos élèves l'habitude de penser et d'écrire directement en français, sans passer par cette traduction intérieure qui est l'un des principaux obstacles à la connaissance véritable d'une langue étrangère.

Le moment est alors venu de proposer de véritables sujets de composition. Certes l'élève ne pourra pas encore tout dire, mais s'il est intelligent, il comprendra qu'il ne doit pas en rester là. Il sentira que c'est par un travail personnel qu'il améliorera ses possibilités d'expression. Le goût de la lecture s'éveillera. Mais attention à

ne pas le laisser se lancer dans des lectures trop ardues qui le décourageraient. Il faut le conseiller avec discrétion, lui suggérer des lectures graduées, et il n'y a pas pour cela de recettes toutes faites. Pour guider un jeune homme dans cette découverte personnelle du monde de la littérature française, il faut connaître ses goûts, ses aspirations, il ne faut pas oublier qu'une classe reste composée d'individualités sortant de milieux variés, de régions diverses et ayant reçu une éducation différente. Nul mieux que le professeur de français ne peut plus utilement assumer cette tâche délicate.

Dès la quatrième année, le programme des élèves de langue étrangère et des Romands est identique. Ils sont capables, nous l'espérons, de comprendre le classicisme. On leur parlera donc de Molière, de La Fontaine, de Corneille, de Racine, de Pascal même, en s'efforçant de limiter les connaissances purement livresques qui tuent, si souvent, le goût de la littérature et même de la lecture. À quoi bon des listes de noms, d'œuvres, de dates que l'élève « mémorisera » sans joie et sans profit. Lire une belle page en classe, en rendre sensibles toutes les qualités, la saveur, la vigueur ou la délicatesse, c'est donner tout son sens à l'enseignement du français par la littérature.

Qui oserait contester aujourd'hui qu'une bonne éducation, incomplète sans une certaine culture, ne peut qu'augmenter les chances d'un homme d'affaires ou même d'un simple employé ? Et apprendre une langue aussi à fond que possible, n'est-ce pas le meilleur moyen de développer la mémoire et la clarté d'esprit ?

Ce travail doit continuer en Ve année. À ce moment, l'élève est capable de présenter des conférences souvent fort originales et, en général, très personnelles, sur des auteurs modernes. Echapper à ce qu'il peut toujours y avoir de « scolaire » dans une leçon, créer une atmosphère d'échanges confiants où le maître n'est plus que le guide écouté de jeunes gens avides de connaître, c'est le résultat désiré. Car on se montre maladroitement injuste à l'égard des jeunes gens d'aujourd'hui en s'imaginant qu'ils sont indifférents, voire hostiles à la recherche désintéressée des valeurs intellectuelles et morales, à cette découverte de leur « moi » par la connaissance intime de quelques grands écrivains. Alors seulement, la tâche du professeur de français sera, en principe, à peu près achevée. Notre langue, tout

d'abord simple moyen d'expression qu'il s'est agi de perfectionner, sera devenue un instrument de culture. Les leçons de français sont ainsi, dans une semaine de travail aux préoccupations multiples, des heures choisies d'intense formation morale et intellectuelle.

Le fait que la première véritable expérience de la vie de nos élèves loin de leurs parents coïncide avec la découverte d'un autre monde culturel marque d'une manière indélébile le comportement futur de la plupart d'entre eux, et ils le perçoivent très nettement. Leur attachement à notre Ecole, si touchant quelquefois, leur est dicté par la conviction qu'en quittant Neuchâtel, ils connaissent une langue nouvelle et que leur personnalité s'y est aussi affirmée et enrichie.

L'enseignement de l'anglais et la statistique

Les méthodes d'anglais foisonnent. Il n'est pas de courrier qui ne nous apporte des liasses de prospectus et de dépliants vantant les mérites d'un lubrifiant ou d'une nouvelle farine lactée. Parmi eux bien souvent nous trouvons, comme si c'était le résultat de perfectionnements techniques ultra-modernes, la méthode idéale pour apprendre l'anglais en attendant l'autobus; nous trouvons un système mirobolant pour parler l'anglais du roi, ou de la reine, sans effort, sans maître, avec disques, sans disques, par correspondance, une méthode éclair, aguichante, prometteuse qui préconise l'intimité d'un tête-à-tête... Bientôt, grâce au cerveau électronique, on apprendra l'anglais en pressant sur un bouton.

Ne nous y trompons pas, dans la plupart de ces méthodes miraculeuses, une fois le charlatanisme déduit, on peut déceler un mouvement, une tendance qui est la même dans les méthodes dites sérieuses de ces vingt-cinq dernières années, une tendance à l'immédiat, à l'immédiatement utile, suscitée par la nécessité d'arriver rapidement à un résultat concret. Nous sommes loin des anciennes méthodes qui abordaient l'étude de l'anglais par un bout, sans s'inquiéter de

l'importance relative des mots, des idiotismes et de la grammaire. Les méthodes nouvelles ignorent, du moins au début, tout ce qui n'est pas utilisable tout de suite dans la vie de tous les jours, les subtilités de la grammaire et de la syntaxe, les vocabulaires qui épuisent le sujet tout en oubliant l'essentiel et où l'auteur demandait qu'on étudîât « perdrix » et « chauve-souris » parce que le titre de la leçon était « Les oiseaux », ou « bobine » et « mousseline » parce qu'il était « Marie apprend à coudre ».

Il appartenait à notre siècle de statistique de découvrir que l'Anglais moyen s'exprime à l'aide d'un minimum de vocables, souvent pas plus de deux à trois mille. En outre, l'anglais devenait de plus en plus une langue internationale et la nécessité d'un système de base s'avérait indispensable. De là à chercher un réseau de mots essentiels, il n'y avait qu'un pas. Mr. Ogden inventait son *Basic English*, l'Institut Carnégie patronnait la conférence de New-York de 1934 sur la sélection du vocabulaire, des spécialistes se mettaient au travail et calculaient sur la base de millions de mots les fréquences sémantiques, et des listes des vocables essentiels étaient dressées.

Quelques années avant la deuxième guerre mondiale, l'Ecole supérieure de Commerce adoptait le premier ouvrage qui pût se flatter de présenter en France le vocabulaire essentiel selon une gradation à la fois logique et scientifique : *England Calling*, de Georges Roger et Stanley Wormald. Ce livre, utilisé pour enseigner l'anglais élémentaire possédait, malgré le reproche qu'on pourrait lui faire de parler tout le temps d'école..., des qualités si exceptionnelles, que nous en fîmes le point de départ de tout l'enseignement de cette langue chez nous. Nos maîtres s'inspirèrent dès lors de cette tendance générale à la simplification et les cours qu'ils rédigèrent à l'intention de leurs élèves selon les nécessités imposées par la structure de notre école, leur choix de lectures, les vocabulaires commerciaux, les cours destinés aux diverses sections, de celle des langues modernes à celle de la maturité, se construisirent sur un socle solide, et s'élargirent progressivement avec un souci constant : celui de ne pas mettre la charrue devant les bœufs.

Parallèlement, en Angleterre, cette même tendance s'accroissait. Mr. Eckersley publiait son *Essential English*, le Dr West sa *General*

Service List of English Words, la maison Longmans, Green et Co. et l'Oxford University Press, ses textes simplifiés.

Ces diverses publications n'échappèrent pas à la vigilance de nos maîtres pour lesquels elles furent une aide précieuse. Ils mirent tout en œuvre pour adapter, transformer, rajeunir les cours qu'il fallait rééditer, et leur idée directrice fut de construire, en partant de l'essentiel, un édifice bien équilibré, en ajoutant étage après étage des notions toujours plus complètes et toujours plus subtiles.

Rien, dans une école, n'est définitif, et surtout pas une méthode ou des livres destinés à l'enseignement de l'anglais. On peut supposer cependant que le mouvement qui s'est manifesté ces dernières années ne s'arrêtera pas de si tôt. Il nous reste à souhaiter que l'expérience et l'ingéniosité des maîtres d'anglais sachent les empêcher de retomber dans des systèmes pompeux, académiques, compliqués, qui inhibent l'élève et qui, au lieu de lui montrer une route facile, jettent son chemin de pierres et de chausse-trapes.

La voix d'un ancien élève . . .

Nous avons insisté, tout au long de cette brochure, sur la nécessité accrue à notre époque de munir les jeunes gens d'une bonne culture générale. Mais on pourrait nous objecter que ce n'est qu'une vue de l'esprit et nous faire le reproche d'être surtout des théoriciens. Ce nous est un plaisir d'autant plus vif de constater, par la lettre que M. Rod. Speich a eu la gentillesse de nous envoyer, qu'un homme de vaste expérience et de haute responsabilité comme lui est convaincu qu'il faut « dans les écoles déjà, attacher une grande importance à la culture générale ». Et on ne dira pas de M. Speich que ses vues sont théoriques ! On sait que M. Speich est président du Conseil de la Société de Banque Suisse et on connaît le rôle décisif qu'il a

joué dans le magnifique développement de la Swissair. Voici donc sa communication sur

LA FORMATION DES JEUNES COMMERÇANTS

Tout homme, lorsqu'il prépare son avenir, doit tendre vers un but déterminé et, par conséquent, tout élève étudiant les sciences commerciales devrait avoir l'ambition de devenir plus tard chef d'une entreprise.

Cela exige en premier lieu une formation technique très soignée ainsi qu'une connaissance approfondie des langues les plus répandues dans le commerce, telles que l'anglais, le français, l'allemand et si possible l'espagnol, ainsi que l'italien (cette dernière revêtant une importance particulière dans le cas de la Suisse).

Un commerçant bien qualifié dans les domaines précités peut être employé partout et rendre de précieux services. Il n'en est pour autant pas encore un chef d'entreprise. Pour cela il faut aussi une sérieuse formation culturelle qui ne peut être atteinte que par une étude intensive des problèmes essentiels de la vie humaine et de son développement.

On peut se demander pourquoi une formation de culture générale est si importante pour un chef d'entreprise. Y répondre en quelques mots n'est pas facile; voici pourtant quelques-unes des principales raisons.

Toute opération commerciale nécessite une préparation approfondie, au triple point de vue technique, financier et humain.

Au point de vue technique, une connaissance précise de la marchandise est indispensable. Un chef doit savoir comment et par qui elle est produite. S'il s'agit de produits agricoles, il doit connaître la nature du sol, les caractéristiques du climat, être informé de la population productrice et de son histoire, ainsi que de ses conditions de vie et de salaire.

Dans le cas de produits finis, un chef doit savoir où, comment et avec quelles matières premières ils sont fabriqués. Il doit en outre être au courant du processus de fabrication, savoir s'il s'agit d'un produit fabriqué séparément ou en série. Il est également important

de connaître les conditions de travail, savoir quelle est par exemple la proportion des ouvriers qualifiés par rapport aux non qualifiés, s'ils ont un salaire à l'heure *ou à l'accord*, la fréquence des mutations dans la main-d'œuvre, c'est-à-dire si elle est stable ou si elle change beaucoup, jusqu'à quel âge le personnel peut être occupé, etc.

Etant donné le rôle croissant de l'automation dans tous les secteurs de l'économie, il devient de plus en plus souhaitable et même nécessaire que le chef responsable de la direction d'une entreprise s'occupe plus que par le passé des questions d'organisation et possède en cette matière une bonne culture générale.

Au point de vue financier, il faut tenir compte, dans l'exécution d'une opération, d'une série de facteurs importants et se demander tout d'abord si le financement est assuré jusqu'au complet déroulement de la transaction. Ceci ne présentera aucune difficulté si la marchandise est de qualité et ne fait que passer et si l'acheteur est régulier et respecte les engagements qu'il a pris. Au cas cependant où la marchandise est stockée jusqu'à ce que se présente un acheteur, il faut examiner soigneusement si on peut couvrir le risque à courir avec ses propres fonds ou avec des fonds de tiers. Pour s'en rendre compte, il est nécessaire d'analyser de près la situation générale autant au point de vue politique qu'économique et d'en suivre constamment l'évolution, ce qui de nouveau suppose une formation étendue.

C'est cependant l'aspect humain des transactions commerciales qui exige avant tout une bonne base de culture générale. Ce n'est pas pour rien que l'on parle de plus en plus d'« human relations » et qu'on en souligne l'importance. Les relations d'homme à homme, aussi bien de haut en bas que de bas en haut de l'échelle sociale ou encore entre égaux, jouent un rôle capital. C'est alors que l'on voit le mieux si un chef dispose de la culture nécessaire pour diriger avec succès une entreprise.

Il faut que les rapports entre supérieurs et subordonnés s'appuient sur une entière confiance réciproque. Aucun ne doit songer que l'autre pourrait ne pas jouer cartes sur table. Un chef doit toujours demeurer bien disposé envers ses collaborateurs, tant que ceux-ci s'acquittent avec conscience de leur travail. Il fera profiter les autres de son

expérience et de ses conseils lorsque la solution d'un problème rencontre des difficultés.

Face à ses partenaires commerciaux et à ses supérieurs, tout chef d'entreprise doit s'efforcer d'avoir toujours une attitude claire et correcte; il ne doit jamais faire naître le soupçon d'avoir, pour une raison ou pour une autre, présenté les choses autrement qu'elles ne le sont en réalité.

La façon de rédiger un rapport est également un élément très important, malheureusement trop souvent négligé. Un rapport doit être court et cependant très complet. Il faut éviter les répétitions et séparer clairement l'essentiel du secondaire.

Un autre point qui mérite une attention toute particulière est celui d'avoir un vocabulaire soigné.

Par conséquent, je suis persuadé que si l'on veut former des chefs d'entreprise, il faut, dans les écoles déjà, attacher une importance croissante à la culture générale. C'est ainsi que l'on assurera les bases d'une activité harmonieuse et que l'on servira au mieux les intérêts de notre peuple et de notre économie.

Et la voix d'un jeune . . .

Il y avait trois Anglais inscrits à l'Ecole dès la première année de son existence, et, depuis, il y en a toujours eu un groupe; seules les deux grandes guerres ont pu les empêcher momentanément de nous témoigner leur fidélité. Ce qu'ils viennent chercher chez nous ? des leçons de français sans doute, mais autre chose aussi, dont M. P. J. Cartlidge, jeune Londonien qui, depuis plus d'une année, suit les cours de notre Ecole, va nous aider à prendre conscience par ces lignes qui nous touchent beaucoup et qu'il a intitulées

LA LEÇON DE NEUCHÂTEL

Dans la bonne ville de Neuchâtel se rassemblent beaucoup de jeunes gens venus des quatre coins de la terre. Hôtes d'un pays

neutre, ils doivent oublier leurs inimitiés et tâcher de vivre les uns avec les autres en bonne harmonie. Pour la plupart ils y arrivent, parce que la haine persistante n'est pas un sentiment de jeune.

D'habitude, la jeunesse n'a pas peur d'exprimer ses opinions et le plus souvent elle le fait avec une droiture embarrassante. Cette franchise peut quelquefois écorcher l'épiderme des auditeurs sensibles, cependant elle a la vertu de ne pas cacher la vérité derrière une façade de politesse ou de bienveillance conventionnelles. Elle oblige à penser même ceux qu'elle heurte. A discuter entre jeunes et, comme nous en avons l'occasion à Neuchâtel, entre jeunes de différents pays, on apprend à considérer sérieusement les problèmes nationaux des autres, à repenser dans une autre lumière ses propres problèmes et à pratiquer la vertu de tolérance.

Nous héritons trop fréquemment les avis de nos parents à l'égard des autres peuples. Comme la génération qui nous a précédé est celle qui a fourni la chair à canon dans deux guerres effroyables, elle garde des rancunes et des préjugés fortement enracinés. La seule manière d'extirper ces préjugés chez les jeunes gens, c'est de leur donner l'occasion de parler avec des étrangers et de voir leur comportement au jour le jour. Je dis que, pour cela, vivre à Neuchâtel est une chance merveilleuse.

Si la génération présente, qui aura les leviers de commande dans un certain nombre d'années, ne réussit pas à balayer rancunes et préjugés, alors les perspectives d'avenir sont bien sombres. D'innombrables organisations, plusieurs sections de l'O.N.U. sont pourtant en train de combattre la méfiance et les soupçons sur lesquels se fondent les alliances politiques de notre époque. Les rapports personnels atteindront ce but plus facilement et un lieu de rencontre tel que Neuchâtel, en les rendant possibles, fait pousser un premier bourgeon d'espoir.

Composition française

Il ferme sans bruit son dictionnaire. Dès le premier jour il a choisi cette place, la plus proche de la fenêtre. Que la leçon tarde à finir ! C'est un après-midi de mars ; la neige, qu'on n'attendait plus, s'est mise à tomber... Leur langue française, peut-être bien qu'elle est la langue des diplomates, des philosophes : claire, concise, etc. Et puis après ? Lui, dans son pays, il vendra des automobiles.

Notre école : Cette composition (qui décidément n'avance guère) porte un titre tout simple en apparence, mais... Il relit ses premières phrases : « Notre école, l'Ecole supérieure de Commerce de Neuchâtel, est bâtie au bord du lac. On y apprend beaucoup de choses. » Il rature avec application « beaucoup de » puis, à la place, écrit : « toute sorte de ». « Moi, je suis venu à Neuchâtel afin d'apprendre le français, langue claire et concise. Ma classe se trouve au deuxième étage. Par les fenêtres, on peut admirer le lac. »

On peut admirer le lac. Il est aujourd'hui d'un bleu vert, de la couleur des siphons qu'on voit sur les tables des cafés. L'écran de la neige efface la ligne basse des collines sur l'autre rive. On ne distingue rien au-delà du quai, avec ses deux rangs d'ormeaux : il leur est venu de longues pousses hirsutes, raide chevelure dressée vers le ciel ; les troncs et les branches sont blancs du côté d'où souffle le vent. Et la neige s'accumule sur les bancs, sur le mur bas qui borne le quai, tandis que la nuit monte du lac — toute bleue pour l'instant ; une nuit à travers laquelle ces branchages, ces bancs verts paraissent se rapprocher et flotter, comme délivrés de leur pesanteur ordinaire.

Le lac, le quai, les arbres, la fenêtre et la classe avec eux, quand on fixe assez longtemps le mouvement des flocons devant cette toile bleu de nuit, voilà que tout se met à monter doucement...

La petite Espagnole aux dents blanches s'approche du maître avec sa feuille et son dictionnaire. Elle a trouvé, elle, assez d'idées sur *notre école* pour en couvrir toute une grande page. Qu'a-t-elle

donc pu trouver à en dire, de cette école ? « Facile », a déclaré le maître au début de la leçon ; « il vous suffira de décrire ce que vous voyez chaque jour depuis plusieurs mois ».

Depuis six mois bientôt, je mène à Neuchâtel une vie agréable. Neuchâtel est une ville agréable, quoique en forte pente (sauf aux abords immédiats du lac). Petite et jaune. « Trop jaune », lisait Balzac dans son Baedeker — car il ne faut pas l'oublier, bien entendu : c'est à deux pas de *notre école*, à la crête d'un monticule désormais absent, qu'il faisait sa cour à M^{me} Hanska tandis qu'un peu plus loin le baron Hanski suivait à la lorgnette l'évolution des bateaux à voiles. Les grands hommes ne donnent pas toujours le bon exemple. Cela, bien sûr, ne se passait pas en mars sous la neige. Ce devait être le printemps, ou l'été quand il fait si bon, précisément, louer un petit voilier et filer au large ; alors, elle n'est plus qu'un point minuscule, à peine visible, *notre école*. Mais nous sommes en mars. Il neige. Et moi, j'ai une composition française à terminer.

N'empêche que Balzac a dû mener, lui aussi, une vie agréable dans cette petite ville qui n'est pas du tout trop jaune, qui est ocre, parce qu'il faut bien qu'une ville ait une couleur. Peut-être les gens d'ici ont-ils quand même un peu exagéré : non seulement les boîtes aux lettres et les distributeurs automatiques de timbres-poste, mais encore les trams, les autobus, et justement, *notre école*, sont jaunes.

Tiens ! une idée pour ma composition : « Notre école est bâtie en pierre jaune, comme la Collégiale, l'Université, l'Hôtel des Postes. Les élèves sont nombreux et des deux sexes. Ceux qui ne peuvent pas rentrer le soir chez leurs parents logent dans des pensions. »

La nuit, qui a passé au bleu foncé, se colle aux vitres. Quelqu'un allume les lampes. Il faut à présent beaucoup d'attention pour deviner le dessin délicat des ormeaux couverts de neige grise. Dans la croisée se reflète une partie de notre classe. Le maître explique quelque chose à voix basse à l'élève japonais qui se gratte la nuque d'un air embarrassé. L'Allemande écrit, écrit à toute vitesse. Les Anglaises échangent leurs dictionnaires. Et ma composition qui n'a pas douze lignes ! Que ferait Balzac à ma place ? Balzac écrivait la nuit en buvant des litres de café. Peut-être que moi aussi, avec l'aide d'un café très fort... Mais le café a tué Balzac. D'ailleurs, lui, per-

sonne n'a jamais dû l'obliger à faire en une heure une composition sur son école !

Notre école... Eh bien ! notre école n'est pas comme les autres parce que... « Les élèves de l'Ecole supérieure de Commerce de Neuchâtel qui forme une jeunesse forte et armée pour la vie sont de toutes les races et viennent de presque tous les pays du monde. De cette façon, nous apprenons à nous connaître et à nous comprendre. Dans les leçons de conversation par exemple, chacun explique à ses camarades les... de son pays ». Comment dit-on cela en français ? Les spécialités ? Les originalités ? Les particularités ? Dictionnaire.

Le maître s'est levé. Il a des souliers neufs dont la semelle crisse à chaque pas. « Il vous reste cinq minutes pour terminer. » Cinq minutes ! Comme cette heure a vite passé. Qu'écrire encore ? J'aurais pu parler du fameux règlement, du Quarante, de... Il sonne. Tout à coup, j'ai des tas d'idées. Mais il sonne : trop tard.

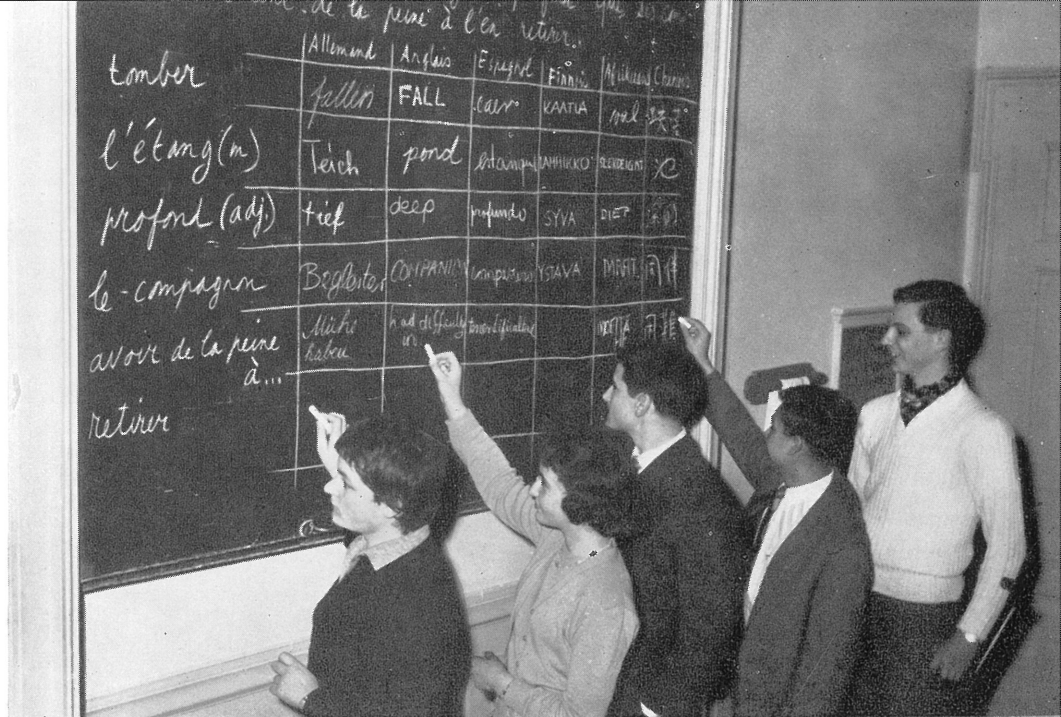
Combien de pages Balzac aurait-il remplies, à ma place ? Peut-être aurait-il commencé par décrire cette petite ville qui a l'air un peu de somnoler en dehors du temps avec ses rues calmes, son Jardin anglais où de vieux messieurs promènent leur chien, le château, le port. Il nous aurait fait suivre les quais, pourquoi pas ? Justement une drague ronfle, immobile au large, en face du Musée. Les collines sont d'un gris bleuté qui s'accorde aux sourdes teintes rugueuses de l'eau. Puis voici un long et haut bâtiment de pierre ocre : quelque école, à n'en pas douter, puisque soudain des garçons et des filles s'en échappent ; ils causent entre eux en anglais, en allemand, en italien et même en français. Qu'est-ce que cette école de Babel ? se serait demandé Balzac. Il s'approche, pose la question aux premiers venus ; on lui répond. D'où venez-vous ? Que vous enseigne-t-on ici ? Ah ! vous rêvez de vous lancer un jour dans les affaires. Mon Dieu, moi-même... Passons. Que faites-vous, dites-moi, dans cette petite ville trop jaune après les heures de cours ?

L'une de ses célèbres cannes sous le bras, il serait entré par la porte sud. Peut-être, puisque c'est la récréation, se serait-il offert une ovomaltine chez le concierge. Là, il aurait voulu savoir combien le bâtiment possède de salles, et nombre de détails que la plupart des

gens trouvent dénués d'importance mais qui pourtant, à la longue, finissent par dessiner les contours du réel. Les laboratoires, le Quarante (ça n'a rien d'un Café, qu'est-ce que vous me racontez ?), le secrétariat, la bibliothèque : il serait entré partout, questionnant toujours, humant l'odeur des planchers huilés, écoutant le chahut de vingt machines à écrire à la fois, flairant ce qui se flaire, touchant ce qui se touche. Il aurait écouté aux portes, Honoré de Balzac, et collé son œil au trou des serrures...

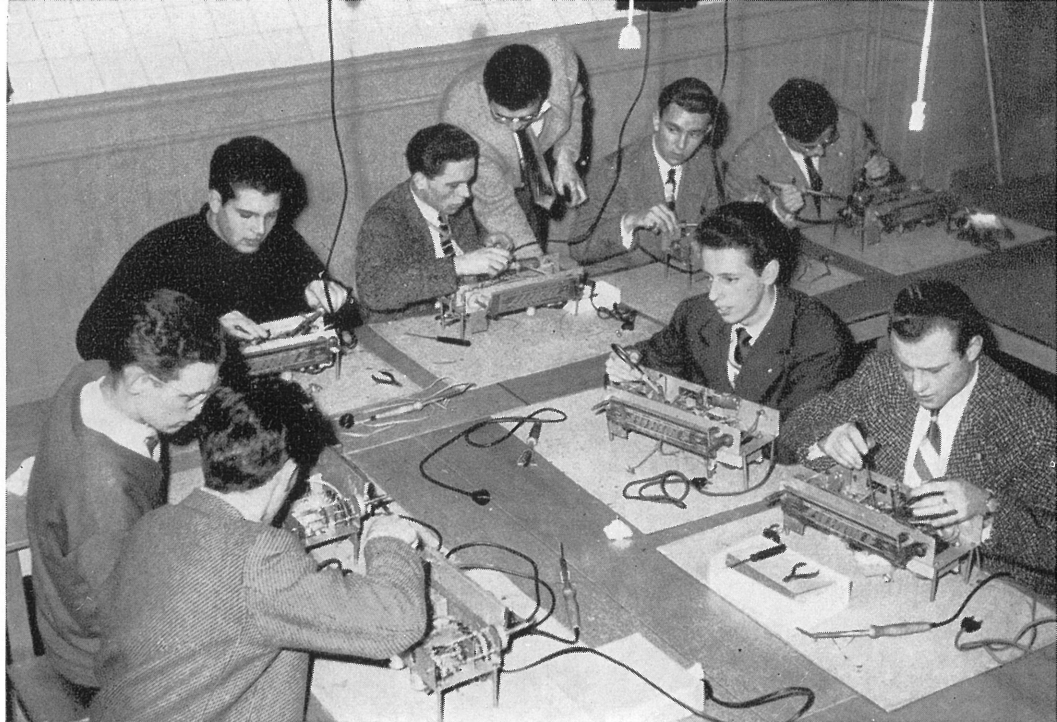
... Et puis, de tout cela, il aurait fait (peut-être) cette composition française que je n'ai pas su écrire.

Au rendez-vous
des quatre coins du monde.



Comptabilité à décalque,
système auto-doppique.

Physique :
Ces élèves de Ve montent
leur propre appareil récepteur.



Cours de vacances : Après-midi d'excursion.



PRÉSIDENTS DE LA COMMISSION DE L'ÉCOLE DEPUIS 1933

MM. Henri Berthoud	1923 – 1934
Alfred Perrenoud	1934 – 1940
Hermann Hæfliger	1940 – 1948
Jean-Pierre de Montmollin	1948 - *

DIRECTEURS DEPUIS 1933

MM. Paul-Henri Vuillème	1930 – 1940
Jean Grize	1940 - *

MEMBRES DE LA COMMISSION DE L'ÉCOLE DEPUIS 1933

MM. Henri Berthoud	1909 – 1912
	1921 – 1922
	1934 – 1944
Alfred Perrenoud	1909 – 1934
Arthur Delachaux	1921 – 1936
Gustave Durst	1922 – 1939
	1942 – 1944
	1952 - *

MM. Hermann Hæfliger	1922 – 1940
Pierre Aragno	1924 – 1927
	1936 – 1942
	1944 – 1948
Edmond Kuffer	1924 – 1956
Henri Mentha	1929 – 1936
Charles Pipy	1929 – 1944
Max Berthoud	1930 – 1937
Edmond Bourquin	1932 – *
Robert Seinet	1933 – 1936
Louis Hæmmerli	1936 – 1947
Jean-Pierre de Montmollin	1936 – 1948
Robert Schinz	1937 – *
Emile Baumgartner	1940 – 1944
Ulrich Campell	1940 – 1944
Blaise Clerc	1944 – 1957
Joseph Papaux	1944 – 1952
Sam Simmen	1944 – 1948
Henri Spinner	1944 – 1946
René Baillods	1947 – 1956
Robert Béguin	1948 – *
René Gugger	1948 – 1952
Philippe Muller	1948 – 1952
Gilbert Payot	1948 – 1952
Fernand Cettou	1946 – 1947
Jean-Pierre Hainard	1952 – 1953
Willy Schupbach	1952 – 1954
Raymond Humbert	1953 – 1956
Edouard Kustermann	1953 – 1956
Jean-Paul Humberset	1954 – 1956
Fritz Bourquin	1956 – *
Georges Léchet	1956 – 1957
Charles Pharisa	1956 – *
Walther Zahnd	1956 – *
Jean-Pierre Challandes	1957 – *
Gilbert Du Pasquier	1957 – *

PROFESSEURS DEPUIS 1933

MM. Georges Boss	1894 – 1903
	1906 – 1934
Jean Hurni	1897 – 1940
Albert Tschumi	1897 – 1937
Edgar Jacot	1899 – 1936
Charles-Henri Porret	1899 – 1940
Paul Rolli	1899 – 1935
Jean-Pierre Porret	1900 – 1934
Georges Reymond	1900 – 1937
Eugène Richème	1900 – 1936
Tomas Bertran	1902 – 1940
Bernard Perrelet	1902 – 1938
Giuseppe Povero	1902 – 1933
Jélénor Pethoud	1903 – 1935
Frédéric Maibach	1906 – 1940
Jean Roulet	1906 – 1941
Paul Vouga	1906 – 1939
Alfred Chapuis	1907 – 1946
Charles Porchat	1907 – 1941
Pierre Breuil	1908 – 1940
Edouard Ramseyer	1908 – 1948
Théophile Fallet	1910 – 1935
Charles Muller	1910 – 1938
M ^{lle} Julia Neipp	1910 – 1945
MM. Georges Béguin	1912 – 1943
Adolphe Berthoud	1912 – 1940
M ^{lle} Ruth Renaud	1912 – 1954
MM. Henri Huguenin	1913 – 1940
Jean Hulliger	1917 – 1936
M ^{lle} Marguerite Mosset	1917 – 1946
MM. Eugène Piaget	1917 – 1950
Edouard Marchand	1918 – 1949

M ^{lle} Marie Wyss	1919 - *
MM. Walter-Bernard Reichel	1920 - 1950
Léon Rufener	1920 - 1942
Charles Schnapp	1920 - 1934
Charles Gabus	1921 - 1935
William Guye	1921 - 1943
Robert Meyer	1921 - *
Eugène Thiébaud	1921 - 1948
Alfred Mayor	1922 - 1934
Charles Fæssler	1923 - *
Marcel Dorier	1924 - 1958
Jean Krebs	1924 - 1937
M ^{lle} Alice Dreyer	1927 - 1955
MM. René Weissmuller	1928 - 1951
Charles Urech	1928 - 1951
M ^{lle} Cécile Clerc	1929 - 1952
MM. René Jaun	1930 - *
Pierre Parel	1930 - 1941
André Bourquin	1931 - 1945
René Thiébaud	1931 - 1938
Jacques Henriod	1931 - 1952
Douglas Gillam	1936 - 1944
Alfredo Geninasca	1936 - *
Marcel Audétat	1937 - *
Willy Perrin	1937 - *
Jacques Wettstein	1937 - 1939
Paul-Emile Beha	1938 - *
Willy Keusch	1938 - *
Fernand Lœw	1938 - *
Fritz Meyer	1938 - 1954
Alain de Reynier	1938 - *
Daniel Vouga	1938 - 1947
Jean Liniger	1939 - 1946
Pierre M. Reymond	1939 - *
Robert Gerber	1941 - 1948
	1954 - *

MM. Johann Keckeis	1941 - *
Edouard Liechti	1941 - 1944
Marcel Marchand	1941 - *
Herbert Suter	1941 - 1947
André Billeter	1942 - *
Richard Meuli	1942 - *
Georges Cerf	1943 - *
Charles Favarger	1943 - *
Claude Favarger	1943 - 1946
Edouard Kramer	1943 - 1950
Luc de Meuron	1943 - *
Maurice Perrenoud	1943 - *
Gustave Attinger	1944 - *
Max Baumberger	1944 - *
Albert Muller	1944 - *
William Perrenoud	1944 - *
Georges Redard	1944 - 1947
Georges Robertson	1944 - 1947
Marcel Suès	1944 - *
Claude Bron	1945 - *
Jean-Pierre Monnier	1945 - *
Jean Gabus	1946 - 1954
Balzer Gartmann	1946 - *
M ^{lle} Suzanne Girard (M ^{me} Collinet)	1946 - 1952
MM. Albert Gilliard	1946 - 1950
Jean de La Harpe	1946 - 1947
M ^{lle} Evelyne Muri	1946 - *
MM. Hans Neuenschwander	1946 - 1949
Willy Richter	1946 - 1953
André Sandoz	1946 - *
Jean-Blaise Grize	1947 - *
Roger-Louis Junod	1947 - *
Robert Albisser	1948 - *
Frédéric L'Eplattenier	1948 - *
Emile Niklaus	1948 - *
Arnold Perrenoud	1948 - *

M. Lucien Sancho	1948 – *
M ^{lles} Ebba Bertram	1949 – *
Tilo Frey	1949 – *
M. Hans Grass	1949 – *
M ^{me} Hanni Neuenschwander	1949 – *
MM. Léonard Wilde	1949 – *
Augusto Lorini	1950 – *
Ferdinand Spichiger	1952 – *
M ^{lle} Louise Gougler	1953 – *
M. Jean-Pierre Grossen	1953 – *
M ^{lle} Renée Guyot	1953 – *
MM. Jean-Pierre Lavanchy	1953 – 1957
François Matthey	1954 – *
Roger Nussbaumer	1954 – *
Alexandre Reichel	1954 – 1956
Paul Steiner	1954 – *
Fritz Zulauf	1954 – *
André Allemand	1955 – *
Maurice Dumont	1955 – *
Pierre Leuba	1955 – *
M ^{lle} Henriette Piaget	1955 – *
M. John Mac-Hale	1955 – 1958

PERSONNEL ADMINISTRATIF

Secrétaires :

MM. Emile Hirtzeler	1920 – 1936
Max Berthoud	1937 – *

Caissiers comptables :

MM. Maurice Quinche	1938 – 1946
Roger Bovet	1946 – *

Maîtresse surveillante à la Section des jeunes filles :

M ^{lle} Marie Wyss	1932 - *
-----------------------------	----------

Maîtres d'études

MM. Paul-Henri Guisan	1913 - 1954
Jean Ganière	1954 - *

Assistant de laboratoire :

M. Walter Berger	1931 - 1944
------------------	-------------

Employés de bureau :

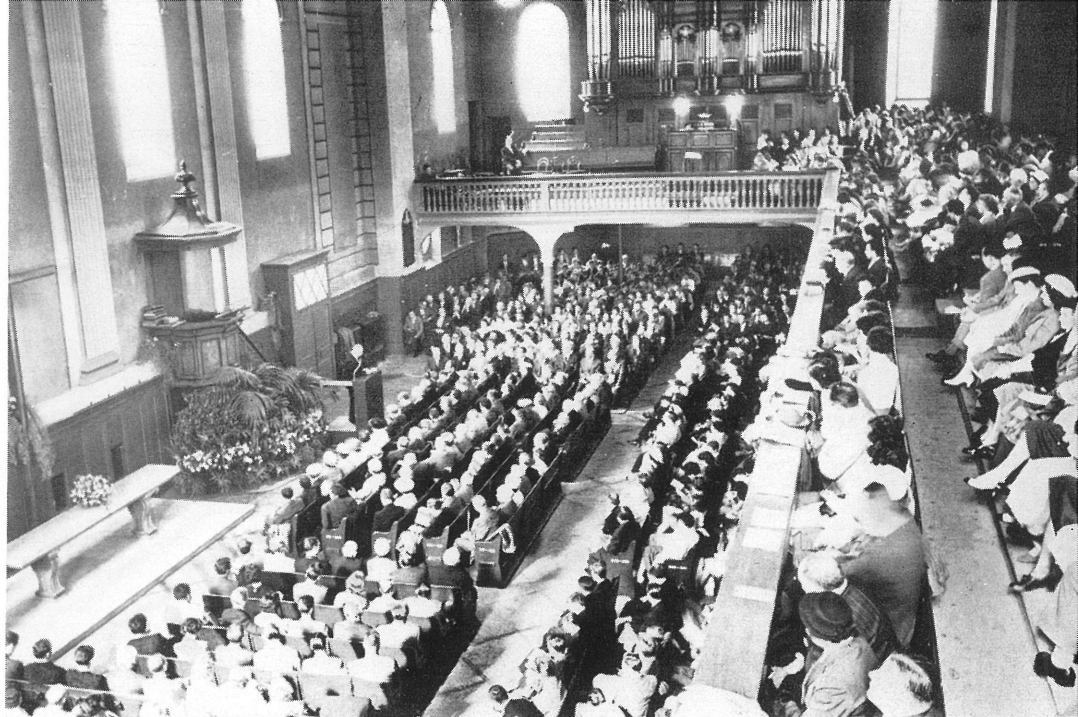
M. Eugène Walker	1913 - 1937
M ^{lles} Alice Perrelet	1933 - 1935
Yvette Guglianetti	1935 - 1942
Elisabeth Favarger	1942 - *
Claudine Perrenoud	1952 - *

Mécanicien préparateur :

M. Arthur Jacopin	1900 - 1942
-------------------	-------------

Concierges :

MM. Lucien Bornand	1922 - 1950
Marius Wursten	1922 - 1950
Charles Petitpierre	1931 - *
Paul Décosterd	1951 - *
Henri Bahon	1953 - *



Cérémonie du 75^{me} Anniversaire.
Devant et dans le Temple du Bas.

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

FACULTÉ DES LETTRES

avec **SÉMINAIRE DE FRANÇAIS MODERNE** pour étudiants
de langue étrangère (certificat et diplôme)

**COURS DE VACANCES
DE LANGUE ET LITTÉRATURE FRANÇAISES**
de mi-juillet à mi-août

FACULTÉ DES SCIENCES

avec enseignement préparant aux divers types de licence, au
diplôme de science actuarielle, de physicien, d'ingénieur-chimiste
et d'ingénieur-horloger, au doctorat ès sciences ainsi qu'aux
premiers examens fédéraux de médecine, de pharmacie, d'art
dentaire et d'art vétérinaire.

FACULTÉ DE DROIT

avec **SECTION DES SCIENCES COMMERCIALES,
ÉCONOMIQUES ET SOCIALES**

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Demandez toute documentation au

SECRÉTARIAT DE L'UNIVERSITÉ - NEUCHÂTEL

Téléphone 038 / 5 38 51



La Neuchâteloise
ASSURANCES

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président :

M. J.-P. de Montmollin, Neuchâtel

Vice-Président :

M. R. de Perrot, Neuchâtel

Membres :

MM. E. Frœlich, Zurich

P. Thorin, Winterthur

J. Uehlinger, Hauterive

C. Burckhardt-Sarasin, Bâle

A. Henry, La Tour-de-Peilz

C. Ott, Neuchâtel

P. de Pury, Colombier

A. Rais, Lausanne

DIRECTEURS

La Neuchâteloise-Générales La Neuchâteloise-Vie

M. E. Haas, St-Blaise M. G. Droz, Neuchâtel

BRANCHES

Accidents - Responsabilité civile - Véhicules à moteur

Incendie - Chômage - Vol - Bris de glaces

Dégâts d'eau - Transports - Bagages - Vie

Représentations en Suisse et à l'étranger

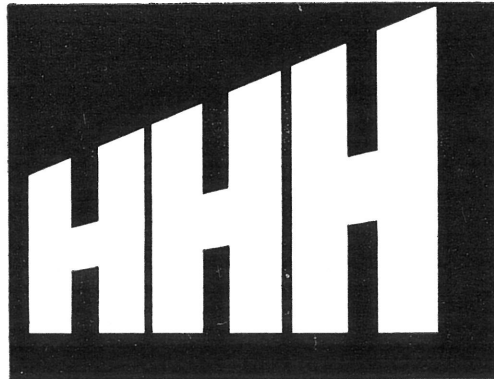


Ce n'est pas un hasard que nos usines soient établies à Couvet : La nature a donné aux ouvriers du Val-de-Travers, pour les dédommager du sol et du climat, un esprit inventif et un regard malicieux, du cœur à l'ouvrage et du génie au bout des doigts.

Edouard DUBIED & C^{ie} S.A., Neuchâtel

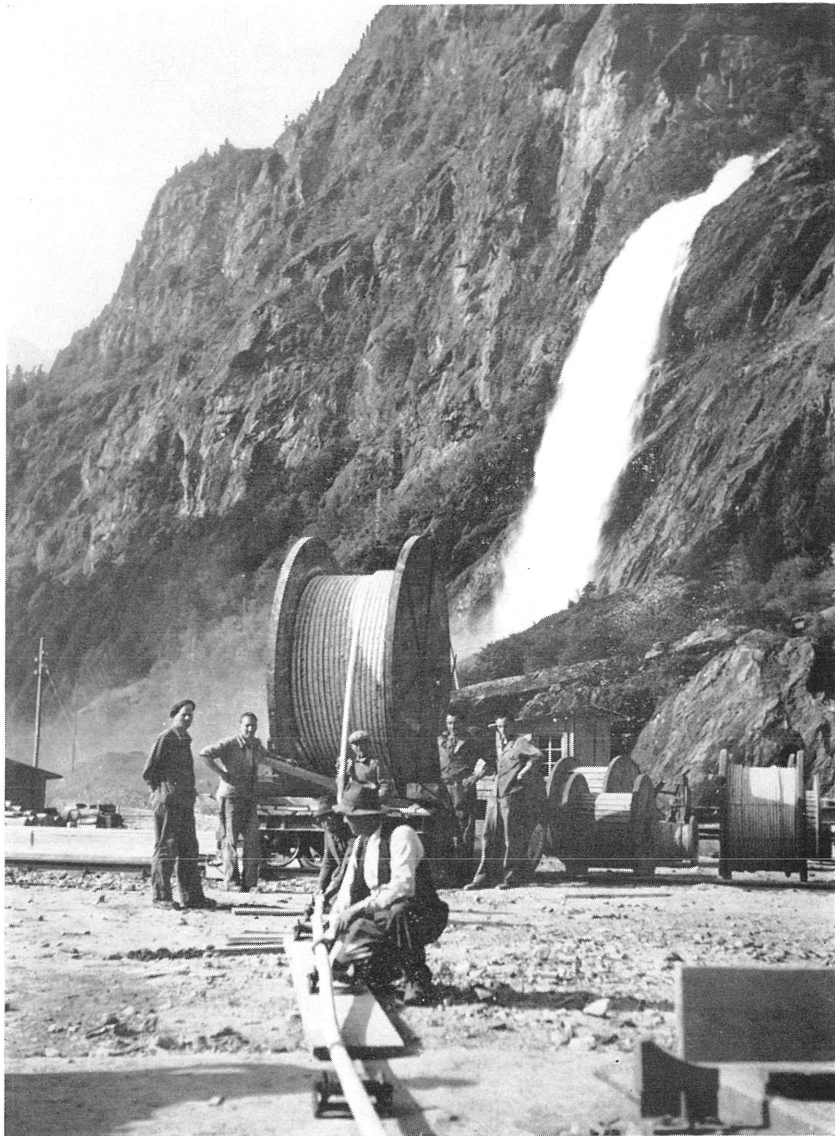
Fabrique de machines à tricoter

Usine à Couvet / Val-de-Travers

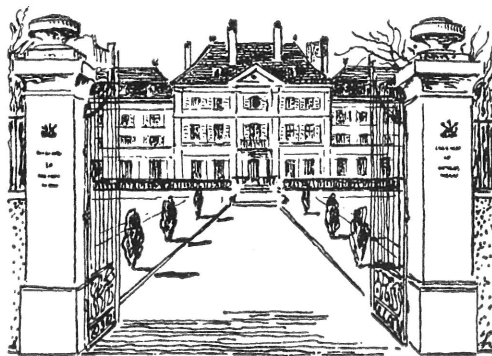


AG. Heinr. **Hatt-Haller**
Hoch-und Tiefbau Zürich





CABLES ELECTRIQUES - CORTAILLOD



Votre banque

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

CAPITAL-ACTIONS ET RÉSERVES

FR. 280.000.000.—

FBG DE L'HOPITAL 8



PLACE A.-M. PIAGET

NEUCHÂTEL

Téléphone 5 62 01

**Le chocolat au lait
de renommée mondiale**



du **Suchard**
c'est si bon !

75^{me} Anniversaire de l'Ecole Supérieure de Commerce

Prochain *CENTENAIRE* de la

FABRIQUE DE MEUBLES



J. Perrenoud & C^{ie}

S. A.

Cernier (Ntel)

Nos services spéciaux d'ensembliers
sauront :

créer pour chacun le mobilier original, moderne,
de bon goût;

conseiller le chef d'entreprise lors de l'aménagement
et l'installation de ses bureaux industriels,
de direction, de salles de conseils;

donner avant tout à toute personnalité l'ambiance qui
lui est favorable.

AMBIANCE qui apporte en toutes circonstances
dans les heures de détente

LA JOIE DE VIVRE

dans le travail absorbant

L'AISANCE ET LE SUCCÈS



AU LOUVRE
La Nouveauté SA
NEUCHÂTEL
élégance en toute saison



Hôtel de la Banque Place Pury.

Depuis plus d'un siècle, une
nombreuse clientèle trouve auprès
de notre Banque un concours éclairé
en matière financière, ainsi qu'un
service courtois et toujours empressé.

CRÉDIT SUISSE

NEUCHÂTEL

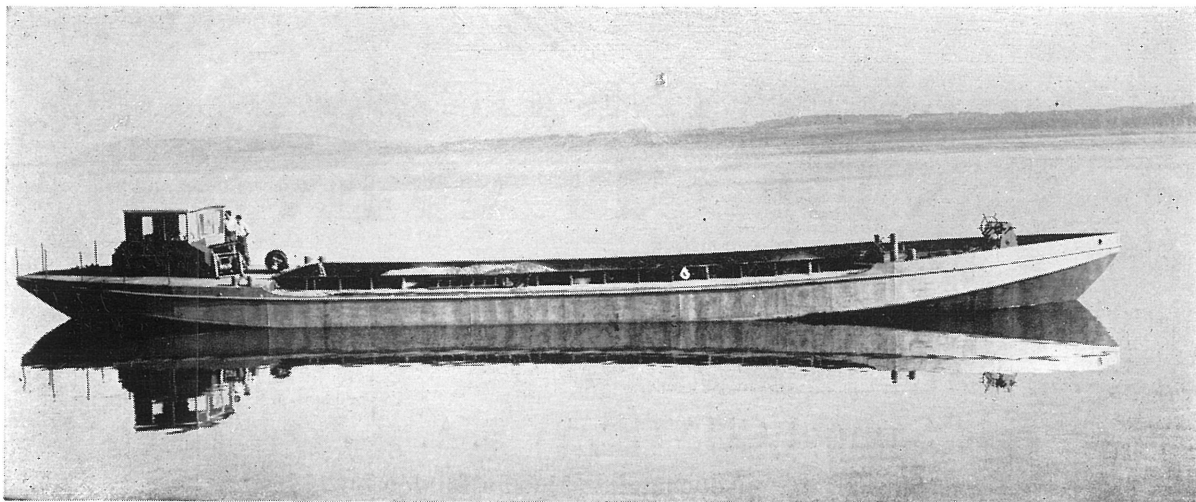
Siège social à Zurich - 21 filiales en Suisse - Agence à New-York

Représentation à Londres

Correspondants dans tous les pays du monde

Fondé en 1856

Capital et réserves :
Fr. 259,000,000. —



CHARPENTES MÉTALLIQUES

Tôlerie en fer

et tous métaux

RÉSERVOIRS - CITERNES - SILOS
BÂTIS DE MACHINES



Marque déposée

CONSTRUCTION DE
CHALANDS et PONTONS

USINE DECKER

NEUCHÂTEL

S. A.

VINS DE NEUCHÂTEL

BLANCS ET ROUGES



Samuel CHATENAY S.A.

Neuchâtel – Maison fondée en 1796

Domaine B. CLOTTU Fils

Encavage à Saint-Blaise

Paul COLIN S.A.

Neuchâtel – Caves du Palais

MONTMOLLIN & C^{ie}

Caves du Château d'Auvernier

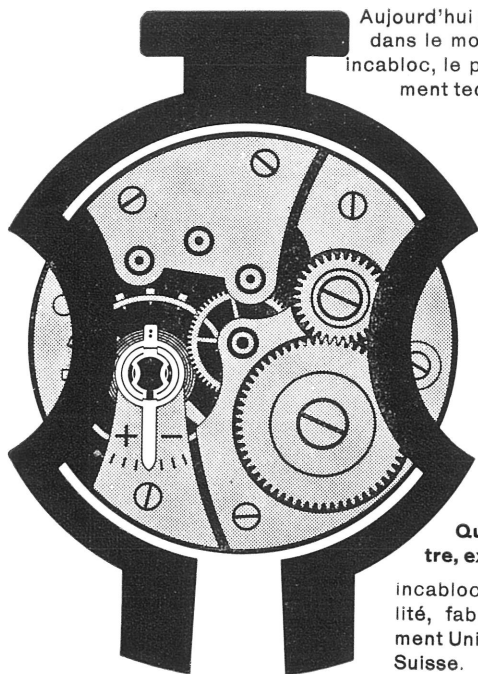
Ernest de MONTMOLLIN & Fils

Domaine à Auvernier



CINQ MAISONS DE CONFIANCE

CINQ MARQUES DE QUALITÉ



Aujourd'hui plus de 100 millions de montres, dans le monde entier, sont équipées d'un incabloc, le plus sensationnel perfectionnement technique de la montre moderne.

incabloc

protège les parties vitales de la montre contre les chocs
maintient sa précision

prolonge sa vie

réduit au minimum les frais d'entretien et de réparation.

C'est un élément indispensable de la montre de qualité.

Votre montre aussi doit être améliorée par l'authentique incabloc, reconnaissable à son fameux ressort en forme de lyre.

Quand vous achetez une montre, exigez-la avec incabloc.

incabloc, produit suisse de haute qualité, fabriqué par Le Porte-Echappement Universel S.A. La Chaux-de-Fonds Suisse.



vibrograf

l'appareil électronique standard pour le contrôle de la marche des montres
RENO S. A., La Chaux-de-Fonds

Une création Ernest Borel Neuchâtel

Flash
BREVET

Montre
lumineuse
étanche,
dont on
recharge
soi-même
l'accumulateur

ERNEST BOREL
NEUCHÂTEL - SWITZERLAND

En vente chez tous les bons horlogers
dans le monde entier

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
L'Ecole Supérieure de Commerce a 75 ans (Marcel Audétat)	7
L'Eloquence des dates ¹⁾ (Marcel Audétat)	8
Présentation du « Junior College » de Neuchâtel (Léonard Wilde)	14
L'Ecole est une création continue (Marcel Audétat)	17
Technique et pensée. Discours prononcé par le Directeur de l'Ecole à la cérémonie au Temple du Bas, le 5 juillet 1958 (Jean Grize)	22
De l'importance accrue des mathématiques dans la pensée moderne (Jean-Blaise Grize)	25
Enseignement des sciences (Physique, Chimie, Technologie) . (Ferdinand Spichiger)	28
Les sciences économiques et les mathématiques (Richard Meuli)	31
Coup d'œil sur l'enseignement de la comptabilité (Arnold Perrenoud)	34
Nos colloques ont deux ans (Arnold Perrenoud et Jean-Blaise Grize)	36

¹⁾ Un grand nombre de renseignements contenus dans ce chapitre proviennent du livre si intéressant de M. Pierre Breuil, publié lors du Cinquantenaire de l'Ecole : *Cinquante ans de la vie d'une école* (aux presses de l'Imprimerie Richême).

L'enseignement du français aux élèves de langues étrangères .	37
(Luc de Meuron)	
L'enseignement de l'anglais et la statistique.	41
(Pierre-M. Reymond)	
La voix d'un ancien élève.	43
(Rod. Speich)	
Et la voix d'un jeune.	46
(P.-J. Cartlidge)	
Composition française	49
(Roger-Louis Junod)	
Liste des présidents de la Commission de l'Ecole, des direc- teurs, des membres de la Commission, des professeurs et du personnel administratif depuis 1933	53

Hors-texte de Marcel North.

Photos de Ferdinand Spichiger et Daniel Favre.

CE VOLUME, ÉDITÉ PAR L'ÉCOLE SUPÉRIEURE
DE COMMERCE DE NEUCHÂTEL (SUISSE) ET
ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JUILLET 1958 SUR
LES PRESSES DE RICHÈME EN CETTE VILLE.

